

EUX ET NOUS VII.- Les plus petit-e-s

Pour le Comité clandestin révolutionnaire indigène

Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale - la Sexta-EZLN.

Sous-commandant insurgé Marcos. Chiapas, Mexique, Planète Terre. Février / mars 2013

Introduction

Depuis plusieurs années, tandis que dans la politique d'en haut ils se disputaient le butin d'une nation réduite en miettes, tandis que les médias se taisaient ou mentaient sur ce qui ce passait sous ces cieus, tandis que les peuples originaires passaient de mode et retournaient dans le coin de l'oubli : leurs terres pillées, leurs habitants exploités, réprimés, dépouillés, méprisés...

*Les peuples indigènes zapatistes,
encerclés par l'armée fédérale, poursuivis par les polices municipales et des États, agressés par les groupes paramilitaires formés et équipés par les différents gouvernements de tout le spectre politique au Mexique (PRI, PAN, PRD, PT, PVEM, MC et les divers noms que prennent les parasites de la classe politique mexicaine), traqués par les agents des différentes centrales d'espionnage nationales et étrangères, voyant leurs hommes et leurs femmes, bases de soutien de l'EZLN, frappé-e-s, dépouillé-e-s et emprisonné-e-s...*

*Les peuples indigènes zapatistes,
sans étalage,
sans autre impératif que le devoir,
sans manuels,
sans autres leaders que nous-mêmes,
sans référence qui ne soit le rêve de nos morts,*

*rien qu'avec les armes de l'histoire et de la mémoire,
regardant près et loin sur les calendriers et géographies,
avec le guide de Servir et non Se servir/ Représenter et non Supplanter/ Construire et non Détruire/ Obéir et non Commander/ Proposer et non Imposer/ Convaincre et non Vaincre/ Descendre et non monter.*

*Les peuples zapatistes, les indigènes zapatistes, hommes et femmes,
les bases de soutien de l'euzèdélène, avec une nouvelle façon de faire de la politique,
nous avons fait,
nous faisons,
nous ferons,
la liberté.
LA LIBERTÉ
NOTRE LIBERTÉ !*

Note explicative :

Les textes qui paraîtront dans cette septième et dernière partie de « Eux et nous » sont des extraits tirés de « **Manuel de Premier Degré du cours La Liberté selon les Zapatistes. Gouvernement autonome I** » et « **Manuel de Premier Degré du cours La Liberté selon les Zapatistes. Gouvernement autonome II** », version en espagnol, **SEULEMENT** pour les compas de la Sexta (nous espérons qu'il y aura des versions dans les langues originaires que déterminera le Congrès National Indigène, ainsi qu'en anglais, italien, français, portugais, grec, allemand, euskera, catalan, arabe, hébreu, galicien, kurde, aragonais, danois, suédois, finnois, japonais et autres langues, suivant l'appui des compas de la Sexta dans le monde qui s'y connaissent en traductions). Ces cahiers font partie du matériel de soutien pour le cours que les bases de soutien zapatistes donneront à des compas de la Sexta au Mexique et dans le monde.

Tous les textes sont d'hommes et de femmes bases de soutien zapatistes, et expriment non seulement une partie du processus de lutte pour la liberté, mais aussi leurs réflexions critiques et autocritiques sur notre avancée. C'est-à-dire que c'est ainsi que nous, zapatistes femmes et hommes, voyons la liberté et nos luttes pour l'obtenir, l'exercer, la défendre.

Comme l'a déjà expliqué notre compañero le Sous-commandant Insurgé Moisés, nos compas bases de soutien zapatistes vont partager le peu que nous avons appris de la lutte pour la liberté, et les compas de la Sexta verront ainsi ce qui leur sert et ce qui ne leur sert pas pour leurs propres luttes.

Le cours de la petite école zapatiste, maintenant vous le

savez, s'intitule « La Liberté selon les Zapatistes », et sera dispensé directement par des compañeras et compañeros bases de soutien de l'euzèdélène, qui ont occupé les différentes charges de gouvernement, de surveillance, et des postes de responsabilité diverse dans la construction de l'autonomie zapatiste.

Pour pouvoir entrer à l'école, en plus d'être invité-e-s, les compas de la Sexta invité-e-s spéciaux devront prendre quelques cours préparatoires, préalables ou propédeutiques (ou quel que soit le nom qu'on donne à l'équivalent de maternelle ou du jardin d'enfants), avant de passer au « premier degré ». Ces cours seront assurés par des compas des équipes de soutien de la Commission Sexta de l'EZLN et n'ont pas d'autre objectif que leur donner les éléments de base de l'histoire du néo-zapatisme et de sa lutte pour la démocratie, la liberté et la justice.

Dans les géographies où il n'y a pas de compas d'équipe de soutien, on fera parvenir le programme pour que les invité-e-s puissent se préparer.

Les dates et lieux, c'est-à-dire les calendriers et géographies où les cours seront dispensés par les bases de soutien zapatistes, seront communiqués en leur temps, en tenant toujours en considération spéciale la situation de chaque invité-e individuel-le, groupe ou collectif.

Toutes les invitées et tous les invités au cours le recevront, qu'ils puissent ou non venir jusqu'aux terres zapatistes. Nous sommes en train de réfléchir à la forme et la manière de parvenir jusqu'à leurs cœurs quels que soient leur calendrier et leur géographie. Alors ne vous faites pas de souci.

Bien. Salut, et pas moyen d'y couper, il faut préparer les

cœurs, et aussi les crayons et les cahiers.

P.S. QUI DONNE DES LEÇONS DE BONNE ÉDUCATION. – Cette septième et dernière partie de la série « Eux et nous » se compose à son tour de diverses pièces, et elle est **SEULEMENT** pour les compas de la Sexta. Avec la partie V (qui, comme sa numérotation l'indique, s'intitule « *La Sexta* ») et la fin de la partie VI.- **Regards 6** : « *Lui nous sommes* », elle fait partie de la correspondance privée que l'EZLN, à travers ses porte-parole, adresse à ses compas de la Sexta. Dans ces parties-là et dans celle-ci, on signale clairement qui est le destinataire.

À ceux qui ne sont pas des compas et essaient de se moquer, de polémiquer, de discuter ou de répondre, nous leur rappelons que lire et commenter la correspondance d'autrui est le propre des faiseurs-euses d'histoires et/ou de la police. Qu'ils voient dans quelle catégorie ils se rangent. Par ailleurs, leurs commentaires ne reflètent qu'un racisme ras-du-bitume (ils sont très critiques de la Et ouaiiiiiis les potes ! Dans la danse, tout le monde ! Comme ça !

Écoute et regarde les vidéos qui accompagnent ce texte :

- « La Estrella del Desello » avec Eulalio González El Piporro. La chanson apparaît aussi, en version plus courte, dans le film « La nave de los monstruos » (1959, de Rogelio A. González). Elle n'a rien d'euzèdélène, je la mets juste parce qu'elle est chouette, et pour saluer les compas du nord, et qu'ils et elles ne perdent pas le moral, même loin, nous irons les voir. Comme ça !
- « La Despedida » avec Manu Chao et Radio Bemba, dans une communauté indigène zapatiste.
- « Brigadistak » avec Fermín Muguruza. Dans la lutte contre le Pouvoir, il n'y a pas de frontières ! Marichiweu !

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/19/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens/>

1. Apprendre à gouverner et à nous gouverner, c'est-à-dire à respecter et à nous respecter

Note : les manuels, qui font partie du matériel de soutien pour le cours « La liberté selon les zapatistes », sont le produit de réunions que les bases de soutien zapatistes de toutes les zones ont réalisées pour évaluer les travaux de l'organisation. Des compañeras et compañeros tzotzils, chols, tzeltals, tojolabals, mams, zoques et métis, provenant des communautés en résistance des 5 *caracoles*, se sont demandé et se sont répondu entre eux, ont échangé leurs expériences (qui sont différentes selon chaque zone), ont critiqué, se sont autocritiqués, et ont

(...) *Nous sommes ici pour partager l'expérience et l'une de celles-ci, notre parole comme zapatistes, c'est que nous gouvernons ensemble, nous gouvernons collectif. Quel partage pouvez-vous nous donner de la façon dont vous faites ça, de gouverner ensemble, collectif ?*

La façon dont nous travaillons est de ne pas se séparer du village. De même que nous le faisons toujours dans des questions de règlements ou de plan d'activités ou de travail, l'information doit parvenir au village, les autorités doivent être présentes dans les plans, en faisant les propositions. (...)

Là-bas, nous sommes en train de travailler certaines choses et nous considérons ce qui fait partie des obligations du gouvernement autonome ; quelque chose qui est une obligation du gouvernement autonome, c'est de s'occuper de n'importe quelle per-

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain.

télé, mais ne font que répéter ses clichés), sont lamentablement rédigés et soulignent leur manque d'imagination (qui est une conséquence du manque d'intelligence... et de leur paresse pour lire). Même si, bien sûr, maintenant ils vont devoir élargir la ritournelle de « *marcos non, ezln oui* » et passer à « *marcos et moisés non, ezln oui* » ; et ensuite « *CCRI-CG non, ezln oui* ». Après, s'ils arrivent à connaître les paroles directes des bases de soutien zapatistes (ce dont je doute), il faudra qu'ils disent « *ezln non, ezln non plus* », mais il sera trop tard.

Oh, qu'ils ne s'attristent pas, quand nous mettrons des vidéos musicales de Ricardo Arjona, Luis Miguel, Yustin Bibier (sic : Justin Bieber) ou Ricky Martin, ils pourront se sentir concernés. D'ici là, attendez assis, continuez à regarder le calendrier d'en haut (3 ou 6 ans passent vite), bougez encore un peu vers la droite (finale-ment, vous avez l'habitude) et poussez-vous que nous ne risquions pas de vous éclabousser...

Comme ça !

évalué leur avancée et ce qu'il reste à faire. Ces réunions ont été coordonnées par notre compañero le Sous-commandant Insurgé Moisés, et ont été enregistrées, transcrites et travaillées pour l'élaboration des manuels.

Comme lors de ces réunions les compas ont partagé entre elles et eux leurs pensées, leurs histoires, leurs problèmes et les solutions possibles, elles-mêmes et eux-mêmes ont donné un nom à ce processus : « **le partage** ». Voici quelques extraits du **partage** zapatiste :

sonne qui se présente au bureau pour différents motifs, qu'on donne ou qu'on ne donne pas de solution à son souci, mais elle doit être écoutée. Qui que ce soit, zapatiste ou pas zapatiste, c'est comme ça que nous travaillons là-bas, sauf au cas où il s'agit de gens du gouvernement [officiel, NdT] ou envoyés par le gouvernement, bon, si c'est ça, eux, on ne s'en occupe pas, là-bas on ne s'occupe pas d'eux. Mais sinon, qu'ils soient de n'importe quelle organisation sociale, on s'en occupe. Là-bas, nous travaillons aussi dans le sens et nous veillons à toujours appliquer les sept principes du « mandar obedeciendo », commander en obéissant, et cela nous pensons que nous devons le faire comme ça, c'est comme une obligation, pour ne pas commettre les mêmes erreurs que commettent les instances du mauvais gouvernement et ne pas avoir les mêmes manières qu'eux, alors ce qui nous régit, c'est les sept principes.

Le premier Aguascalientes [lieu de débats, forum, NdT] s'est construit à Guadalupe Tepeyac, c'est là qu'a commencé le premier pas de notre organisation et de notre façon de faire valoir notre droit. Cet Aguascalientes, nous avons dit que c'était un centre culturel, politique, social, économique, idéologique,

mais avec la trahison d'Ernesto Zedillo, lui, il a pensé qu'avec ce démantèlement, cette offensive qu'il a menée, il a pensé qu'avec ça il allait en finir avec la politique de notre organisation. Mais sa politique s'est retournée contre lui, parce qu'à partir de là même, cette même année 94, il a été déclaré qu'on ferait cinq Aguascalientes de plus. (...)

*

Ces communes ont dit que c'était là qu'allait être le siège, alors on a commencé à chercher des noms pour les communes, comment elles vont s'appeler, une fois qu'on a eu le siège on a commencé à voir comment appeler les communes. La première commune autonome, qui était La Garrucha, a dit qu'elle allait s'appeler Francisco Gómez ; l'autre commune autonome qui aujourd'hui est San Manuel, qui était Las Tazas, disons, elle s'est appelée San Manuel ; Taniperlas s'est appelée Ricardo Flores Magón ; San Salvador, Francisco Villa. Tous ces noms ont été en l'honneur du compañero Francisco Gómez, que nous connaissons tous, car c'est un compañero qui a donné sa vie pour la cause qui est la nôtre, c'est ce qu'a déjà signalé le compañero, il est mort dans le combat à Ocosingo le premier janvier

[1994, NdT], c'est comme ça que la commune s'est appelée Francisco Gómez. Et puis San Manuel en l'honneur du compañero Manuel, qui est le fondateur de notre organisation. Ricardo Flores Magón, on sait aussi que c'est un lutteur social qui se trouve déjà dans l'histoire. Et Francisco Villa, eh bien pareil, c'est un révolutionnaire que nous connaissons tous. Alors c'est comme ça que se sont formées nos communes, et les décisions ont toutes été prises dans une assemblée communautaire, dans l'assemblée régionale de là-bas on a donné tous ces noms à nos communes. Compañeros, voilà le peu de paroles que j'avais à vous dire, et on va passer à d'autres compañeros ou compañeras pour expliquer la suite. (...)

*

Les problèmes principaux qui se sont présentés depuis le début de [inaudible], le problème de l'alcoolisme, où en est ce problème à présent dans votre zone ?

Eh bien compañero, en ces temps-là, au début de 1994, juste après la guerre, certains s'étaient joints avec la peur au ventre. La guerre avait commencé, nous nous sommes tous agglomérés, comme on nous l'avait dit, nous sommes entrés dans le mouvement, et pourquoi nous y sommes entrés, peut-être bien comme ça, et les gens se sont agglomérés. Certains, oui, ils l'ont fait consciemment, mais d'autres par peur. Alors ceux qui l'ont fait

avec la trouille, c'est normal, ils n'étaient pas à leur aise pour faire le travail, et qu'est-ce qu'ils faisaient ? Même si nous avions l'ordre de ne pas boire un coup, vous savez ce que c'est, ils picolaient en douce. Qu'est-ce que nous faisons ? Nous, nous ne les punissons pas, ce que nous faisons, c'est pour ça qu'on a la commission des anciens, ce sont eux qui sont chargés de leur dire pourquoi tu fais ça et de leur expliquer le mal qu'ils se font à eux-mêmes. Alors ceux qui obéissent, ben pratiquement ils vont continuer, et les autres, eh ben, ils se tirent. Voilà la réponse.

*

GOBIERNO AUTÓNOMO I

Cuaderno de texto de primer grado del curso de "La Libertad según l@s Zapatistas"

Caracol I

- 6 Historia del gobierno autónomo
LORNA y DOMESTO
- 14 Funciones del gobierno autónomo
FABRY
- 18 Deberes del gobierno autónomo
TORY y ROBY
- 21 Derechos de las autoridades autónomas
JERRY
- 22 Obligaciones del gobierno autónomo
DORNEO



Caracol II

- 24 Introducción
ESAU
- 26 Gobierno de los tres niveles
ROSALINDA
- 29 Explicación de cómo se eligen las autoridades tradicionales y autónomas en la Zona Altos
GONZALO
- 33 Relación con otras organizaciones
PATRICIA
- 34 Territorialidad
ALFREDO
- 36 Deberes de los gobiernos autónomos
VICTOR y ABRAHAM
- 39 Organización del gobierno autónomo
MARIA y SUSANA

Caracol III

- 42 Introducción
GABRIEL
- 42 Formación de las primeras autoridades autónomas
PESRO MARI, GISELDA, REBECA y ARTURO
- 48 Trabajo de la Junta de Buen Gobierno
CONELDO, ARTURO y CEFERINO

Caracol IV

- 58 Creación del gobierno autónomo
GERONIMO
- 61 Territorialidad
- 63 Relación con otras organizaciones sociales
JOHANA
- 63 Funciones de la Junta de Buen Gobierno
JOHANA y FERRAN
- 67 Participación de la mujer
JESSICA
- 67 Elaboración de proyectos para el desarrollo de los municipios, regiones y pueblos
- 68 Función de la comisión de vigilancia

Caracol V

- 70 Formación de la Junta de Buen Gobierno
VALENTIN, ANA y ALEX
- 72 Relación con las organizaciones sociales nacionales e internacionales
GERARDO
- 74 Territorialidad
ACHAMAN
- 76 Funciones del Consejo Autónomo
SILVANO
- 78 Función de los delegados y delegadas de la Junta de Buen Gobierno
- 80 Función de la comisión de vigilancia
ARIBERTO y UNA COMPAÑERA EX COMISIÓN DE VIGILANCIA
- 82 Deberes y derechos de las autoridades autónomas
KARINA y ALONDRA
- 83 Espacio para hacer apuntes



*

Compañeras et compañeros, bonsoir à tous. Je viens d'une localité qui s'appelle _____, qui appartient à la commune Francisco Villa. Je viens représenter le Conseil de Bon Gouvernement (JBG), ma charge a été celle de membre du Conseil, de 2006 à 2009. Je vais vous expliquer quelle a été la cause de notre charge à tous, ce n'est pas à moi d'expliquer où nous avons commencé en 1994, je vais raconter un peu comment nous

avons commencé après 1994. Avant, en 91, 92, quelle a été la cause du soulèvement armé ? La cause était la domination, la marginalisation et l'humiliation, les injustices et les normes ou lois des mauvais gouvernements et des propriétaires terriens exploités. Et pareil avant, nos parents et grands-parents, ils n'en tenaient aucun compte, ils souffraient et nous n'avions pas de terre à travailler pour nourrir nos enfants. C'est comme ça

que les villages zapatistes ont commencé à s'organiser et à dire « ça suffit, tant d'humiliation ». Alors ils ont pris les armes, sans s'occuper de la faim ou des marches de nuit.

C'est comme ça que nous nous sommes formés, et nous avons vu qu'organisés, unis, nous pouvions et nous allions pouvoir bien davantage. Ensuite, une fois passé le soulèvement, nous avons vu comment avancer pour former nos autorités autonomes dans chaque commune. C'est pourquoi nous sommes tous réunis ici pour discuter et partager la manière dont ont commencé à fonctionner nos gouvernements autonomes. Pourquoi je vous explique un peu de ce sujet ? Parce que ce que je pense, c'est que c'est à partir de là que nous avons commencé et avancé jusque là où nous en sommes à présent. Dans ce point

(...) Bon, j'ai oublié de vous rapporter un truc ; plus ou moins un mois après le début de nos fonctions, là-bas, une organisation qui s'appelle la CIOAC [de filiation PRD], nous enlève et séquestre un compañero avec un camion, et nous nous sommes vus dans l'obligation de porter plainte, et pourtant ce n'était pas dans notre idée, ça, de porter plainte. Des membres du Conseil de Bon Gouvernement et des conseillers municipaux

que nous allons commencer à voir, la parole est au compañero ____, c'est lui qui va expliquer comment jusqu'aujourd'hui nous travaillons dans nos communes et dans le Conseil de Bon Gouvernement. C'est là toute ma parole, compañeros.

Compañeros, comme vous l'a dit l'autre compa, maintenant c'est le compañero ____ qui va essayer de nous l'expliquer, parce qu'il a été l'un des fondateurs de notre gouvernement autonome dans notre Caracol III, là-bas à La Garrucha, ce sont eux qui ont fondé les premières autorités. À présent, ils vont partager avec nous comment ils ont travaillé, comment ils se trouvaient, comment ils ont commencé et comment nous nous trouvons maintenant.

ont dû donner leur parole, une ou deux paroles, pour porter cette plainte, en équipe, chacun donnait sa parole et ainsi nous avons pu constituer une plainte, et nous avons réussi. Et nous le faisons en tant que « secrétaire », que « cuisinier », que « balayeur », parce qu'il fallait bien que nous fassions le ménage dans notre bureau et dans toute notre zone de travail, nous n'avions pas spécialement quelqu'un qui remplisse ces tâches, et c'est toujours comme ça jusqu'à maintenant. (...)

GOBIERNO AUTÓNOMO II

Cuaderno de texto de primer grado del curso de
"La Libertad según l@s Zapatistas"



Caracol I

- 4 Educación autónoma
DOROTEO
- 6 Justicia
DOROTEO
- 8 Equilibrio entre los municipios autónomos
DOROTEO
- 10 Trabajos del gobierno autónomo
ROEL, ELOISA Y JOHNNY
- 14 Salud autónoma
ELOISA

Caracol II

- 16 Educación autónoma
ABRAHAM
- 20 Salud autónoma
VICTOR
- 21 Tránsito
ESAO
- 21 Trabajos colectivos de la zona
- 22 Problemas con otras organizaciones
ABRAHAM
- 23 Comercialización de café
ROQUE
- 26 Dificultades que ha enfrentado el gobierno autónomo
ABRAHAM

Caracol III

- 30 Apoyo de los hermanos solidarios
PEDRO MARIN
- 31 Educación autónoma
ARTEMIO
- 32 Manejo de los proyectos
- 36 Trabajo colectivo
FELIPE Y CORNELIO
- 38 Justicia
PEDRO MARIN

Caracol IV

- 40 Educación y salud autónoma
GERONIMO
- 42 Ingresos y donativos que llegan a la Junta de Buen Gobierno
JACOB O Y OMAR

Caracol V

- 46 Trabajos de la Junta de Buen Gobierno
EDGAR Y ALEX
- 49 Espacio para hacer apuntes



(...) C'est ainsi que nous avons travaillé et que nous sommes arrivés à 2003, avec la formation des Conseils de Bon Gouvernement. Nous sommes arrivés aux conseils de bon gouvernement car dans cette zone, pour ainsi dire, nous ne savions pas si cette direction de l'association de communes serait un jour autorités et serait gouvernement. Mais en 2003, quand se sont formés les Conseils de Bon Gouvernement, le peuple et l'association de communes ont décidé que ces huit compañeros, membres de la Direction de l'Association de Communes, deviendraient les autorités du Conseil de Bon Gouvernement. Et

ces huit compañeros sont ceux qui ont pris en charge le Conseil de Bon Gouvernement pendant sa première période, qui a été de 2003 à 2006.

Ça s'est passé partout comme ça, ou dans des conditions comparables ; le Conseil de Bon gouvernement ne disposait pas d'un local adéquat. Quelques jours avant que soient rendus publics les Conseils de Bon Gouvernement, les villages ont construit de toute urgence un local pour le Conseil de Bon Gouvernement, de même qu'un local pour chacune des communes autonomes, au centre du Caracol. Ils ont été construits avec les

matériaux dont disposaient les villages à ce moment-là, des planches usagées, des plaques de tôle usagées, c'est comme ça qu'on a commencé, en moins d'une semaine ces constructions étaient faites. C'est comme ça qu'on commence, les bureaux sont prêts, arrive août 2003 et on les rend publics ; après la publication, les villages se réunissent, fiers d'avoir formé une instance de plus de gouvernement dans l'autonomie. Et au cours d'une fête, d'une grande célébration, ils installent formellement le nouveau gouvernement autonome, en lui livrant son bureau, réalisé avec les matériaux dont on disposait.

Nous pouvons donc dire que ça a été super, mais le peuple a livré au Conseil de Bon Gouvernement une table et deux chaises, c'était ça, son matériel, et un local un peu plus petit que celui où nous nous trouvons à présent, voilà ce qu'ont été les conditions. Quelques jours plus tard, quelqu'un là-bas a donné une petite machine à écrire, parmi les plus vieilles, et c'est avec ça qu'on a commencé à travailler. Nous avons reçu le local vide et nous avons commencé, il a été pris des initiatives de travail et nous avons commencé par aménager l'espace. (...)

—*

Dans le travail aussi, comme vous le voyez dans la zone où nous travaillons, il existe différentes façons d'être, différentes façons de s'habiller, différentes couleurs, différentes croyances, différentes manières de parler, et dans le travail aussi on respecte le

compañero et la compañera, indépendamment de comment il ou elle est. La seule chose qui nous intéresse est la volonté et la capacité de travail, alors tout ça, comment on est, ça n'a aucune importance. (...)

—*

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,

Sous-commandant Insurgé Marcos.

Vidéos :

- « Poder caracol » de Lengualerta/Cuyo, musique Taxi Gang. Vidéo de Pazyarte, images du Caracol zapatiste d'Oventik, Chiapas. À la minute 2:42, on demande à 2 compas internationaux ce qu'ils ont appris. Ils répondent : « à partager ».

- Zach de la Rocha, vocaliste de Rage Against Machine, explique l'intérêt du capital d'anéantir le zapatisme (avec une petite intervention de Noam Chomsky). Zach a été dans les communautés zapatistes comme un parmi les autres, sans frimer pour ce qu'il a été et est encore. Il a su nous regarder, nous, nous avons appris à le regarder. Musique de fond : la chanson « People of the Sun ».

- La chanson « Canto a la rebelión » du groupe SKA-P, avec les paroles. Cette chanson fait partie de leur nouveau disque « 99% », qui sortira au mois de mars 2013, cadeau de Marquitos Spoil. Oh, y a pas de quoi. Et on y va, on se bouge !

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/21/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-1-aprendiendo-a-gobernar-y-gobernarnos-es-decir-a-respetar-y-respetarnos/>

2.- Comment on fait ?

Note : Compas, en une autre occasion (si tant est qu'elle se présente) nous vous expliquerons comment est organisé notre EZLN. Pour l'instant, nous ne voulons pas vous distraire du « partage ». Nous précisons seulement que vous allez voir apparaître une « Commission d'Information ». Cette Commission est formée de compañeras et compañeros, commandants et commandantes

(le **CCRI** ou Comité Clandestin Révolutionnaire Indigène), qui observent les travaux de l'autonomie, soutiennent les Conseils de Bon Gouvernement (JBG) et tiennent les bases de soutien zapatistes informées de comment marche l'ensemble.

Voici, donc, d'autres extraits du « partage » zapatiste :

—*

(...) C'est de cette manière que nous faisons le travail. Comme c'est dit ici dans le dernier point : comment se résolvent les problèmes ? Oui, il y a eu des problèmes dans la commune. Des problèmes de terre, des problèmes de menaces, des problèmes d'électricité, oui, ça existe, et je crois que dans tous les villages existent ces problèmes, parce que nous, les bases de soutien, nous ne sommes pas les seuls à les vivre, il y en avait plus quand nous vivions dans les villages officiels où se trouvent les ennemis, où se trouvent ceux qui gouvernent, où se trouvent les paramilitaires, c'est pour ça que ces problèmes existent. Mais nous devons voir la façon dont nous devons gouverner, même s'il est vrai que pour apprendre, c'est dur, parce que, comme disaient certains compañeros, il n'y a pas de manuel d'instructions. Il n'y a rien pour se guider, il n'y a pas d'écrit qui le permette, nous devons nous rappeler comment ont servi nos ancêtres, quand ils n'étaient pas nommés par les officiels mais par

le village, et qu'ils servaient le village, ils n'avaient pas de salaire. La corruption a commencé, le mauvais service a commencé quand a été introduit le salaire.

C'est pourquoi le peu de temps que j'ai été dans mon village, dans ma commune, j'ai pu servir de cette manière, et encore maintenant, comme je l'ai dit, nous continuons à apprendre bien que nous ayons de l'âge. Nous continuons à apprendre avec toutes et tous. Je crois que c'est ça la fonction des différents niveaux, ainsi que les commissaires, les agents, ils ont aussi leur fonction, mais eux aussi doivent apprendre à résoudre un problème. Oui, il le faut, parce que nous ne sommes pas préparés, parce que nous, comme paysans, nous nous tournons davantage vers la campagne, notre loi c'est la machette et la lime, et le pozol [fricot, ragoût, NdT] que nous emportons. Je ne sais pas si je suis à côté, compañeros, mais voilà ce que j'arrive à partager avec vous. (...)

—*

(...) Nous avons fait beaucoup de réunions et pris beaucoup de décisions, il n'y a pas eu qu'une fois où nous avons pris une décision, nous avons vu que c'est un lourd travail, ce n'est pas facile à faire. Pourquoi ? Parce que comme je l'ai dit tout à

l'heure, nous n'avons pas de guide, nous n'avons pas de livre où regarder, où trouver la marche à suivre ; nous avons travaillé avec notre village.

(...) Compañeros, c'est ce que nous sommes en train de dire, et je ne vais pas compléter grand' chose. Comme nous le disions sur la façon dont nous voulons mener le travail, bien souvent le Conseil ne peut pas le faire seul, même si ça nous passe par la tête, même si ça nous vient à l'esprit, il faut que ce soit sur la base de la coordination avec les conseils, les comités [CCRI], pour que puisse se mener à bien cette idée de ce que nous pensons, parce que nous l'avons vu dans quelques cas.

Par exemple, nous avons parlé des charges, des responsabilités, nous voyons là les difficultés du fait du grand nombre de travaux à faire. À l'époque où j'avais cette charge, nous avons vu que parfois les membres du Conseil manquent alors que le travail existe ; par exemple en ce temps-là il n'y avait pas de chauffeurs de la clinique, le Conseil doit être chauffeur, il doit être cuisinier, il doit aller ramasser du bois, il y avait beaucoup de tâches et le travail du bureau doit aussi être fait, nous devons étudier les affaires en cours, les tâches qui restent à faire et quelques travaux de la commune qui n'ont pas pu se régler, comme si le temps était trop court. Maintenant je vois bien, et ça nous a traversé l'esprit, que nous avons vraiment besoin d'un renfort, avec un autre chauffeur en plus, parce que parfois au milieu de la nuit nous devons aller conduire un malade urgent, il faut aller chercher le Conseil, il arrive à trois heures, quatre heures du matin. Cela nous est passé par la tête mais nous n'avons pas pu le résoudre, ça se présente, mais ce n'est pas possible.

Un exemple pendant mon mandat de diagnostiquer les communes, quelle est la maladie la plus courante dans les communes, et ça n'a pas pu être défini au Conseil, même avec l'information. J'ai dû demander du soutien, si ça peut se faire ou non, et avec l'appui du commandement, c'est quoi, ce qu'on veut ; on a demandé aux communes, et à nouveau quelques communes n'ont rien fait, quelques autres ont donné cette réponse, elle ont consulté le village sur la maladie la plus fréquente, parce qu'il y avait un début de typhoïde, mais elles n'ont pas appliqué les conseils. En fait, tout le travail se fait quand ça fonctionne bien, c'est comme une machine. Quand une machine ne fonctionne pas, un piston ou un cylindre dans la voiture, elle ne grimpe pas les côtes, elle n'a pas de force. C'est ce qui nous arrive dans notre autorité, bien que parfois le Conseil pense quelque chose ou veuille soumettre sa proposition pour approbation par l'assemblée, bien souvent ce n'est pas possible et les choses en restent là.

Mais pourtant, c'est bien un besoin. J'ai vu à cette époque qu'il y avait beaucoup de travail parce qu'il n'y avait pas de chauffeur. Maintenant je vois que les chauffeurs pour les cliniques se relaient, en plus de leur travail, ceux-ci ne travaillent pas pour le Conseil, ils restent à part à laver leur voiture, vérifier leurs pneus, remplir leur réservoir.

On est en train d'améliorer un peu dans ce domaine et je crois que comme ça, petit à petit, ça va s'améliorer, du moment qu'on y pense et qu'on voit quelles sont les besoins qui se présentent, parce que le travail de la commune ou de la zone augmente petit à petit. Peu à peu vont participer plus de compa-

ras, parce que ce travail démarre. C'est ce que nous voyons : la coordination entre tous et tenir compte les uns des autres est très important pour pouvoir réaliser les propositions et les idées nouvelles sur comment on peut travailler.

L'important est de ne pas perdre le contact avec les villages, parce que, en ces temps de travail, j'entends qu'il y a des choses qui se sont faites à partir d'une analyse du village, et maintenant on peut les faire sans consulter à nouveau le village, on peut changer quelques détails sans que le village le sache, alors ça, c'est un problème aussi, qu'on puisse priver le village du contrôle, parce que quand nous avons montré au village, nous lui avons expliqué, et quand tout d'un coup on laisse le village de côté, les gens parlent, discutent.

Ça peut amener des désaccords, ou qu'on dise du mal des autorités, et souvent il faut expliquer au village, comme nous le disions aujourd'hui, le Conseil doit être au clair avec les sept principes. [Il fait référence aux sept principes du « commander en obéissant », guide des Conseils de Bon Gouvernement, qui sont : Servir et non se servir ; représenter et non supplanter ; construire et non détruire ; obéir et non commander ; proposer et non imposer ; convaincre et non vaincre ; descendre et non monter].

L'autorité doit convaincre le village et pas le vaincre n'importe comment par la force, il faut lui expliquer la raison de modifier certains règlements ou certains accords, il faut l'expliquer au village ; parce que si moi, je suis autorité et que je ne lui explique plus pourquoi on change, ce point, il est arrivé jusqu'au village ? Ça peut amener un désaccord même si le village le comprend, mais avec les explications, il s'agit d'essayer de convaincre et non de vaincre par la force, pour que le village ne perde ni son allant, ni son contrôle. C'est ça que je pouvais expliquer un peu plus, parce que c'est de là que naissent les désaccords et le village se démoralise, c'est pour ça que j'en parle, parce que j'ai vu le problème.

Avec le village, il faut toujours rester au plus près pour éviter ça.

Il y a aussi des villages qui veulent faire une chose sans la majorité, alors là aussi il faut expliquer que ce n'est pas possible. Parce qu'il nous est arrivé des cas comme ça. Il y a des villages qui arrivent au bureau, et qui élèvent même la voix contre les autorités, mais nous ne pouvons pas l'accepter, parce que ça dépend de la majorité. Là-dessus, il faut être clair, c'est expliquer au village et essayer de le convaincre, lui faire comprendre la raison pour laquelle on fait ça. C'est ce que je pense, compañeros, et c'est ce que j'essaie d'expliquer sur les sept principes, c'est ce que j'ai compris, et le peu que j'ai appris. Je n'ai pas appris beaucoup parce que j'y ai travaillé seulement trois ans, et petit à petit je me suis rendu compte, à l'heure de vérité on n'arrive pas à faire le travail facilement parce que nous, nous sommes entrés comme des nouveaux, sans soutien, mais maintenant non, il y a des compañeros qui sont restés encore un an pour accompagner les nouvelles autorités, on est un peu soutenu.

Mais quand on a commencé, non, on avait juste le soutien des comités [CCRI] parce qu'eux, oui, ils ont été là, c'est là-dessus

qu'on s'est appuyés et petit à petit nous nous sommes rendu compte. J'ai compris un peu, c'est le peu que je peux expliquer, *compañeros*. (...)

Comment ils ont été nommés ?

Ils ont été nommés à travers l'assemblée, comme nous nous trouvons tout de suite, par exemple. Dans chaque commune a été convoquée une assemblée de toute la base, et alors, de manière directe, ils ont choisi ce groupe de *compañeros* pour faire le travail de l'autonomie.

Quel travail ils avaient ? Quel travail vont accomplir ces *compañeros* ? Parce que pratiquement nous n'en avons pas connaissance, peut-être que quelques uns, si, mais une majorité n'en a pas connaissance. Qu'est-ce que nous allons faire ? Nous allons travailler dans l'autonomie, nous allons nous auto-gouverner, comment, c'est la question qui a surgi, qu'est-ce que nous allons bien pouvoir faire ? Personne ne connaissait la réponse, mais au fur et à mesure que le temps passait, une fois installées ces autorités, alors apparaissaient les problèmes. Réellement, il y avait des problèmes dans chacun de nos villages, chacune de nos communes.

Quels sont les problèmes qu'à l'époque ont dû affronter ceux qui étaient autorités ?

À cette époque-là, le principal problème qu'on affrontait était

(...) Oui, ça, oui, mais alors, ma question c'est que quand il y a un besoin de faire un règlement, qui alors propose l'idée ? Qui est celui qui dit « je propose ceci » ? Où naît l'idée ? Et ensuite, comment ils font pour que s'unisse la voix du village, parce que si à proprement parler ça vient du Conseil, est-ce qu'il assume ça, ou est-ce qu'il doit être soutenu encore par les *compañeros* de la Commission d'Information ? Ou qui est celui qui dit que là, il faut faire un règlement ?

Réponse d'un autre *compañero* : Ce truc qu'il y ait une initiative purement des *compañeras* autorités, que l'initiative pour faire un règlement vienne juste de *compañeros* qui ont pour fonction une charge d'autorité, ça, ça n'existe pas. Ça se fait entre *compañeras* et *compañeros*.

Non, compa, ma question c'est Conseil de Bon Gouvernement, mais pas comme *compañeros*. Comme Conseil de Bon Gouvernement, et c'est un exemple que je donne, ce n'est pas spécialement une question de règlement ou de loi. Quand on voit qu'il

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,

Sous-commandant Insurgé Marcos.

Écoute et regarde les vidéos qui accompagnent ce texte :

- Alfredo Zitarrosa, maître peut-être involontaire d'une génération, oriental [c'est-à-dire Uruguayen, NdT] qui lutte toujours avec des couplets, des vidalitas et des milongas. Ici, il chante « Adagio en mi país », et par país, c'est clair, il se réfère à chaque coin et recoin dans lesquels les mondes sont abondants et redondants.
- Arturo Meza avec la chanson « La Rebelión de la Luz ». Dans une partie de la chanson, le maestro Meza mentionne chacun des peuples originaires qui, au Mexique, résistent et luttent.
- Daniel Viglietti, notre frère et compa, lit un conte appelé « La Historia del Ruido y del Silencio » qui essaie, en vain, d'expliquer les silences et les regards zapatistes.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/22/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-2-como-se-hace/>

l'alcoolisme, et puis des problèmes familiaux, des problèmes entre voisins et quelques problèmes agraires.

Et que faisait alors ce groupe de *compañeros* quand un problème se présentait ?

Ce qu'ils faisaient, c'était qu'ils discutaient ; d'abord on fait venir le plaignant et on écoute ce qu'il a comme problème, on écoute, et quand on a écouté on fait venir l'autre partie, on écoute les deux parties. Alors ce que faisait ce groupe de *compañeros* c'est d'écouter, ce qu'il faisait pour ces frères qui ont un problème c'était d'abord d'écouter quel problème ils ont, et en même temps on cherchait qui avait raison. Si on voyait que le plaignant avait raison, alors il fallait parler avec l'autre frère avec qui il avait le problème.

Ce que faisaient les autorités à cette époque c'est qu'elles donnaient des idées, c'est-à-dire qu'elles arrivaient à convaincre les deux parties d'arriver à une solution pacifique sans faire tant d'histoires.

C'est ça, que faisaient les autorités, même chose dans d'autres sortes de problèmes, dans les questions agraires, c'est comme ça qu'ils faisaient, convaincre aussi les frères de ne pas se chamailler, de ne pas se chamailler pour un bout de terre ; et si vraiment le frère est en train de lui prendre sa terre, il faut donner raison à l'autre, lui dire qu'il prend la terre de l'autre et qu'il ne doit pas le faire, c'est comme ça. (...)

Il y a un besoin ou qu'il y a un problème, c'est pour ça que je donne l'exemple d'un règlement, parce que ça exige la relation, parce que le Conseil de Bon Gouvernement ne va pas imposer une loi, alors nous aimerions que vous nous racontiez comment vous faites ça. Parce que là, intervient le jeu de la démocratie, alors ce que nous voudrions comprendre, parce que le commandement insurgé ne va pas être là tout le temps, comme vous nous l'avez dit, et nous comprenons que la Commission d'Information, c'est-à-dire le CCRI, ne va pas l'être non plus. Alors comment vous, en tant que Conseil de Bon Gouvernement, vous faites pour que se mette en marche quelque chose dont il y a besoin, que ce soit une loi, que ce soit un problème d'un sujet ou d'un autre qu'il faut mener à bien, un projet ou quoi que ce soit. Comment sont les relations entre Conseil de Bon Gouvernement, MAREZ [Communes autonomes rebelles zapatistes], autorités, et villages ?

Autrement dit, comment se fait la démocratie. (...)

3.- Les Compañeras. Le très long chemin des femmes zapatistes.

NOTE : Dans ce qui suit, des extraits du *partage* des femmes zapatistes, qui font partie du manuel « *Participation des femmes dans le gouvernement autonome* ». Dans ces extraits, les compañeras parlent de comment elles

voient leur propre histoire de lutte en tant que femmes et, au passage, elles flanquent par terre quelques-unes des idées sexistes, racistes et antizapatistes qui existent dans tout le spectre politique sur les femmes, sur les femmes indigènes, et sur les femmes zapatistes.



Bonjour à toutes, à tous. Mon nom est **Guadalupe**, mon village est Galilea de la région de Monterrey, comme vous l'avez entendu il y a des régions qui n'ont pas de communes autonomes, je viens d'une région qui n'a pas de commune autonome. Ma fonction est promotrice d'éducation, et je représente le Caracol II « Resistencia y rebeldía por la humanidad », de la zone Altos de Chiapas. Pour commencer, je vais vous présenter une petite introduction pour que nous puissions entrer dans le vif du sujet.

Nous savons que depuis le début de la vie, les femmes avaient un rôle très important dans la société, dans les villages, dans les tribus. Les femmes ne vivaient pas comme nous vivons aujourd'hui, elles étaient respectées, elles étaient les plus importantes pour la conservation de la famille, elles étaient respectées parce qu'elles donnent la vie, de même que nous, nous respectons à présent la terre mère qui nous donne la vie. En ce temps-là, la femme avait un rôle aussi important, mais avec l'histoire et avec l'arrivée de la propriété privée, ça s'est mis à changer.

À l'arrivée de la propriété privée, la femme a été reléguée, elle est passée à un autre plan, et il est arrivé ce que nous appelons le « patriarcat », et les femmes ont été dépouillées de leurs droits, dépouillées de la terre. C'est alors, avec l'arrivée de la propriété privée, que les hommes ont commencé à commander. Nous savons qu'avec cette arrivée de la propriété privée sont apparus trois grands maux, qui sont l'exploitation de tous, hommes et femmes, mais plus particulièrement des femmes, en tant que femmes nous sommes aussi exploitées par ce système néolibéral. Nous savons qu'est arrivée aussi l'oppression des hommes envers les femmes, parce qu'elles sont femmes, et nous avons souffert

aussi en tant que femmes, à l'époque actuelle, la discrimination parce que nous sommes indigènes. Alors nous avons ces trois grands maux, il y en a d'autres, mais pour le moment ce n'est pas d'eux que nous parlons.

Nous, dans l'organisation, avec un tel manque de droits en tant que femmes, nous avons vu le besoin de lutter pour l'égalité des droits entre hommes et femmes, c'est comme ça qu'a été décidée notre Loi Révolutionnaire des Femmes. Nous savons que nous, ici, dans la zone Altos, nous n'avons peut-être pas réalisé de grandes avancées, ça a été de petites avancées, c'est lent, mais nous avançons, compañeras et compañeros.

Nous allons dire comment, dans la zone Altos, nous avons avancé avec les différents niveaux, dans les différents domaines, dans les différents lieux où nous avons à travailler. Nous allons aussi dire comment dans la loi révolutionnaire nous avons vu, nous avons analysé, avant de venir ici, entre hommes et femmes nous avons analysé où nous en sommes sur chacun de ces points de la Loi Révolutionnaire des femmes, c'est ça que nous allons dire. Car il est très important qu'à cette analyse ne participent pas seulement les femmes, il faut aussi que les hommes y participent, pour entendre ce que nous pensons, ce que nous disons. Parce que si nous sommes en train de parler d'une lutte révolutionnaire, une lutte révolutionnaire n'est pas faite seulement par les hommes ni seulement par les femmes, c'est la tâche de tous, c'est la tâche du peuple, et comme peuple nous avons les petits garçons, les petites filles, les hommes, les femmes, les jeunes, les jeunes, les anciens et les anciennes. Nous avons tous notre place dans cette lutte, c'est pourquoi nous devons tous participer à cette analyse et aux tâches qui restent à faire. (...)

(...) Compañeros, compañeras, mon nom est **Eloísa**, du village d'Alemania, commune de San Pedro Michoacán, j'ai été

membre du Conseil de Bon Gouvernement du Caracol I « Madre de los caracoles. Mar de nuestros sueños ». Nous de-

vons parler un peu sur le sujet des compañeras, et à moi il m'incombe de raconter un peu comment était la participation des compañeras avant 1994, et un peu comment nous avons avancé après 94.

Comme nous en avons discuté dans notre zone, au début nous, comme compañeras, nous ne participions pas, nos compañeras d'avant n'avaient pas cette idée que nous, comme compañeras, nous pouvions participer. Nous avions cette pensée ou cette idée que nous, les femmes, nous ne servions que pour le foyer ou nous occuper des enfants, pour faire la cuisine ; c'est peut-être à cause de l'ignorance imposée par le capitalisme que nous avions cela dans la tête. Mais nous aussi, en tant que femmes, nous ressentions cette crainte de ne pas pouvoir faire les choses en dehors du foyer, et puis les compañeros ne nous laissaient pas cette place.

De même nous n'avions pas cette liberté de participer, de parler, comme si on pensait que les hommes étaient plus que nous. Quand nous étions sous l'autorité de nos parents, nos parents ne nous donnaient pas cette liberté de sortir, car avant il y avait beaucoup de machisme. Peut-être que ce n'est pas parce que les compañeros voulaient le faire, mais parce qu'ils avaient cette idée que le capitalisme ou le système eux-mêmes nous l'avaient fait rentrer dans la tête. Ou encore parce que le compañero

Compañeros et compañeras, bien le bonsoir à vous tous ici présents. Mon nom est Andrea, mon village est San Manuel, ma commune est Francisco Gómez du Caracol III « La Garrucha ». Nous venons exposer, comme compañeras de la zone de La Garrucha, ce que nous sommes parvenues à exprimer, et nous n'apportons pas tant de paroles, là-bas la majorité parle le tzeltal.

Je vais commencer d'abord avec ce que nous avons su, qu'avant 94 les compañeras avaient beaucoup souffert. Il y avait des humiliations, des mauvais traitements, des viols, mais le gouvernement n'en avait rien à faire, son travail c'était tout simplement de nous détruire en tant que femmes. Il n'avait rien à faire qu'une femme tombe malade, ou demande de l'aide ou du secours, rien à faire.

Mais nous comme femmes, à présent, nous ne pouvons plus nous laisser faire, nous devons avancer. En ces temps-là nous avons souffert, c'est ce qu'ont rapporté les compañeras. En ces temps où j'ai dit qu'il y avait beaucoup d'humiliations, qu'est-ce que faisaient le mauvais gouvernement et aussi les grands propriétaires ? Eh bien les compañeras, ils n'en tenaient aucun compte.

Ces propriétaires, qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils embauchaient les compañeros au rendement [en payant, par exemple, au sac de café récolté, NdT], et les compañeras se levaient très tôt pour les aider, et comme ça les pauvres femmes continuaient à travailler, ensemble avec les hommes. Il y avait beaucoup d'esclavage, mais, compañeros, à présent nous ne voulons plus de ça, c'est comme ça qu'est apparue notre participation comme femmes. En ce temps-là il n'y avait pas de participation, ils nous tenaient comme des aveugles et sans pouvoir parler. Mais ce que nous voulons à présent, c'est que fonctionne notre autonomie, nous voulons participer en tant que femmes, nous ne resterons plus en arrière. Nous allons continuer à aller

C'est à moi de représenter les compañeras qui vont participer

n'était pas habitué à accomplir des tâches à l'intérieur du foyer, à s'occuper des enfants, à laver le linge, à préparer le repas, et c'est ça qui rend difficile pour le compañero de faire les tâches dans le foyer, car ça lui semble difficile de s'occuper des enfants pour que la compañera puisse sortir faire son travail.

Comme je l'ai dit avant, pour les compañeras qui vivent sous l'autorité de leurs parents ou qui vivent encore chez leurs parents, comme nous avons le respect qui fait que quand nous sommes avec nos parents, ce sont eux qui disent si nous pouvons faire le travail, nous n'allons pas travailler où nous voulons. Mais si nos parents peuvent nous dire « tu ne vas pas y aller », c'est parce que nous les respectons, nous avons parfois dans la tête que nous respectons nos parents. Alors il y a des fois où nos parents ne nous laissent pas sortir, il est arrivé aussi qu'ils pensent que s'ils nous laissent sortir de nos maisons comme filles, nous n'allons pas au travail que nous devrions faire, mais nous allons faire d'autres choses et après nous impliquons nos parents dans des problèmes et les parents doivent s'occuper de régler les différents problèmes que nous avons en tant que femmes. Parfois c'est l'idée non seulement de nos parents, mais aussi de nos époux, pour celles qui vivent en couple, c'est-à-dire que parfois les compañeros aussi ont ça dans l'idée. (...)

de l'avant pour que le mauvais gouvernement voie que nous ne nous laissons plus exploiter comme il l'a fait avec nos parents. Nous ne voulons plus.

Et on est arrivé à l'année 1994, on a su qu'existait notre loi de femmes. Un bonheur, compañeros, qu'il y ait eu ça, que nous ayons participé. À partir de cette année là, il y avait eu des manifestations, ça s'est vu que les compañeras étaient entrées dans la lutte, par exemple lors de la Consultation Nationale on a vu les femmes aussi, elles ont participé. Moi aussi j'étais présente en ce temps-là, j'avais 14 ans et j'ai participé à la Consultation Nationale. Comme à présent, je ne sais ni participer ni parler, mais j'ai fait vraiment tout ce que j'ai pu jusqu'à la limite, compañeros.

Elles ont lutté, elles ont démontré, le gouvernement s'est rendu compte que les femmes non plus ne se laissaient plus faire, qu'elles suivaient le mouvement. Et maintenant, j'ai déjà dit que nous voulions que fonctionne notre autonomie, et sont apparus nos droits en tant que femmes, ce que nous allons faire maintenant c'est construire, faire le travail, suivant ce qu'on dit que notre obligation c'est de continuer d'avancer.

Alors à nous qui sommes ici présentes, je ne sais pas, par exemple à une autre compañera qui parle après moi, une question : est-ce que vous savez qui a fait cette loi révolutionnaire ? Si quelqu'un veut répondre, il peut le faire, parce qu'il a bien fallu quelqu'un qui lutte pour cela, il a bien fallu quelqu'un qui nous défende, nous les femmes. Qui c'est qui a lutté pour nous, compañeras ? La Commandante Ramona, c'est elle qui a fait cet effort pour nous. Elle, elle ne savait pas lire ni écrire, ni parler « castilla ». Pourquoi nous, alors, compañeras, nous ne faisons pas cet effort ? Elle est un exemple cette compañera qui, elle, a fait l'effort. C'est elle l'exemple que nous allons suivre à l'avenir, pour faire davantage de tâches, pour démontrer ce que nous savons dans notre organisation.

au thème des femmes, qui sont 5 compañeras qui vont y partici-

per. Bonsoir à tous. Mon nom est **Claudia**, et je viens du Caracol IV de Morelia. Je suis base de soutien du village d'Alemania, région d'Independencia, commune autonome du 17 de Noviembre. Je vais lire un peu, avant d'entrer dans le détail des sous-thèmes, j'ai apporté une introduction. Je vais lire ce qui est écrit, parce que si je le dis comme ça, ici, en face de vous, je vais oublier ce que j'ai à dire.

Bien avant, nous souffrions des mauvais traitements et de la discrimination, de l'inégalité dans la maison, dans la communauté. Nous souffrions toujours et on nous disait que nous étions un objet, que nous ne servions à rien, parce que c'est ça que nous avaient appris nos grands-mères. On ne nous avait appris qu'à travailler dans la maison, dans les champs, à prendre soin des enfants, des bêtes, et à servir l'époux.

Jamais nous n'avions eu l'opportunité d'aller à l'école, c'est

Compañera Ana. La parole est à nouveau à la zone Nord, les participants qui vont parler des thèmes analysés là-bas dans notre Caracol sont ici. Je vais commencer par une introduction.

Il y a très, très longtemps existait l'égalité entre hommes et femmes, il n'y en avait pas un plus important que l'autre. Petit à petit a commencé l'inégalité avec la division du travail, quand c'étaient les hommes qui allaient aux champs pour cultiver les aliments, qui allaient à la chasse pour compléter l'alimentation dans les familles, et que les femmes restaient à la maison pour se consacrer aux travaux domestiques comme filer, tisser les vêtements, élaborer les ustensiles de cuisine comme les marmites, les gobelets, les plats de terre. Plus tard a surgi une autre division du travail avec ceux qui ont commencé à se consacrer à l'élevage. Le bétail a commencé à servir comme une forme d'argent car on s'en servait pour échanger des produits. Avec le temps, cette activité est devenue la plus importante, encore plus quand a commencé à surgir la bourgeoisie qui se consacrait à acheter et vendre pour accumuler les gains. Tout ce travail, ce sont les hommes qui le faisaient, c'est pour cela que c'étaient eux qui commandaient dans la famille, parce qu'eux seuls obtenaient ce qu'il fallait pour les dépenses de la famille et le travail des femmes n'était pas reconnu comme important, c'est pour ça qu'elles sont restées amoindries, faibles, incapables d'accomplir un travail.

Ainsi était la coutume, le mode de vie qu'avaient apporté les Espagnols quand ils étaient venus conquérir nos peuples, comme nous l'avons dit précédemment, c'étaient les moines qui nous éduquaient et nous instruisaient dans leurs coutumes et connaissances. De là ils nous enseignaient que la femme devait servir les hommes et les écouter à tout moment quand ils donnaient des ordres, et que les femmes devaient se couvrir la tête avec un voile quand elles allaient à l'église, et qu'elles ne devaient fixer leur regard sur rien ni personne, qu'elles devaient garder la tête baissée. On considérait que les femmes étaient celles qui faisaient pécher les hommes, c'est pourquoi l'église ne permettait pas que les femmes aillent à l'école, et encore moins qu'elles aient des responsabilités.

Nous, les peuples indigènes, nous avons pris pour de la culture la façon dont les Espagnols traitaient leurs femmes, c'est pour

pourquoi nous ne savions ni lire ni écrire, et encore moins parler en « castilla ». On nous disait qu'une femme n'a pas le droit de participer ni de réclamer. Nous ne savions pas nous défendre et n'avions pas idée de ce qu'est un droit. C'est ainsi qu'avaient été éduquées nos grands-mères par leurs patrons qui étaient les propriétaires terriens.

Aujourd'hui il y a encore quelques-unes d'entre nous qui ont cette idée de travailler seulement à la maison, parce que cette souffrance est restée enchaînée jusqu'à présent. Mais après décembre 1994 se sont formées les communes autonomes, c'est là que nous avons commencé à participer, à savoir comment se font les tâches, grâce à notre organisation qui nous a donné une place de participation en tant que compañeras, mais aussi grâce à nos compañeros, à nos papas, qui maintenant ont compris que nous avons parfaitement le droit de participer aux tâches.

cette raison que dans les communautés a commencé à surgir l'inégalité entre hommes et femmes, qui dure encore aujourd'hui, comme le montrent ces exemples :

Aux femmes, on ne leur permettait pas d'aller à l'école, et si une fille sortait étudier, elle était mal vue des gens des communautés. Les petites filles, on ne les laissait pas jouer avec les garçons ni toucher à leurs jouets. L'unique travail que devaient faire les femmes était dans la cuisine et à élever les enfants. Les jeunes filles célibataires n'avaient pas la liberté de sortir ni de se promener dans la communauté ou à la ville, elles devaient rester enfermées chez elles, et quand elles se mariaient elles étaient échangées contre de l'alcool et d'autres marchandises, sans que la femme ait son mot à dire sur son accord ou pas, parce qu'elle n'avait pas le droit de choisir son compagnon. Une fois mariées, elles ne pouvaient pas sortir seules ni parler avec d'autres personnes, encore moins si c'étaient des hommes. Il existait un mauvais traitement des femmes par leurs maris et personne n'appliquait la justice ; ces mauvais traitements étaient réalisés plus souvent par les hommes qui buvaient un coup. C'est comme ça qu'elles devaient vivre toute leur vie, dans la souffrance et l'abus.

Une autre des choses que faisaient les mamans était de dire à leurs filles qu'elles devaient servir les repas à leurs frères, pour que plus tard elles puissent bien vivre avec leurs époux sans recevoir de mauvais traitements, parce qu'on croyait qu'une des raisons du mauvais traitement de la femme était qu'elle n'avait pas appris à servir son mari et s'occuper de lui dans tout ce qu'il indiquait.

Mais nos grands-pères et grands-mères avaient aussi leurs bonnes coutumes qu'ils continuent à pratiquer jusqu'à maintenant, c'est pour ça qu'il n'y a pas grand souci quand viennent des maladies, parce qu'ils connaissaient les plantes médicinales et en savaient un rayon sur comment prendre soin de la santé. Ils ne s'en faisaient pas pour le manque d'argent parce que tout ce dont ils avaient besoin pour se nourrir ils le cultivaient, c'est pour ça que les femmes d'avant étaient très fortes, travailleuses, parce qu'elles élaboraient leurs propres vêtements, **calhidra**, même si elles ne connaissaient pas leurs droits, mais elles ont pu aller de l'avant. (...)

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,

Sous-commandant Insurgé Marcos.

Regarde et écoute les vidéos qui accompagnent ce texte :

- Et puisqu'il s'agit de femmes, voici Violeta Parra chantant « Arauco tiene una pena ». 50 ans après cette voix, le peuple Mapuche continue à résister, et à transformer cette peine en rage.

- Audios et images de la rencontre « La Commandante Ramona et les femmes zapatistes », tenue en terres zapatistes en décembre 2007. Dans une partie, notre compañera Commandante Susana se souvient de la Commandante Ramona, décédée en janvier 2006.

- Message des compañeras zapatistes aux compañeras du monde entier, en décembre 2006. À la minute 2:22, la compañera dit : « Nous n'avons pas besoin d'un professionnel qui vienne nous dire comment nous devons vivre ».

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/25/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-3-las-companeras-el-muy-largo-camino-de-las-zapatistas/>

4.- Les Compañeras : accepter la charge.

Il n'y a rien de plus subversif et irrévérencieux qu'un groupe de femmes d'en bas disant, se disant : « nous ».

Don Durito de La Lacandona

NOTE : Voici d'autres extraits du partage des compañeras zapatistes, mais à présent de leurs tâches et problèmes actuels dans leurs charges de direction, d'administration de la justice et de maniement des ressources,

ainsi que quelques réflexions sur l'épineuse question de « l'équité de genre » dans la construction d'un monde qui se propose inclusif et tolérant, un monde où « *personne ne vaut plus, personne ne vaut moins* ».

(...) *Oui, on a réglé des cas de ce genre. Il nous est arrivé un cas — je vais intervenir sur ce que la compañera a commenté — qu'en une occasion, quand nous entrions à peine toutes les deux dans les responsabilités, nous avons fait le regroupement en tant que Conseil et on nous a laissées toutes les deux à la tête d'une équipe ; et il nous est arrivé un problème, une compañera est venue se plaindre auprès de nous que son mari la maltraitait. C'est incroyable, et ça a été bien moche pour nous, la compañera disait :*

- Je veux la séparation d'avec mon époux — mais cet aujourd'hui ex compa avait deux épouses.

Nous avons étudié le cas. Nous avons appelé les enfants de la première épouse et de la seconde, et là, nous avons commencé à entrevoir l'arrangement. C'est pour ça que ça a pris un peu de temps, nous avons vu à quel point ce monsieur était un salaud :

— *Et qu'est-ce qui t'est arrivé ? — nous pensions qu'il l'avait seulement frappée.*

Eh bien non, ce fumier avait attaché la compañera par les pieds, la tête en bas, et c'est là qu'il l'a frappée, en présence de deux de ses enfants. Alors nous avons dû trouver cet arrangement. Quelle solution nous avons donnée ? La compañera demandait la séparation, et c'est ce que nous avons fait en répartissant, les biens sont passés à la première épouse et ses enfants parce que ce monsieur violait ses droits, mais nous ne pouvions pas laisser sans rien la seconde épouse, parce qu'elle avait aussi un enfant déjà grand, alors nous n'avons pas laissé une partie à ce monsieur, nous l'avons laissée à son fils, comme ça c'était clair. Nous avons réparti tous ses biens, c'est la solution que nous avons trouvée, nous avons donné son droit à cette compañera qui était venue se plaindre auprès de nous.(...)

PARTICIPACIÓN DE LAS MUJERES EN EL GOBIERNO AUTÓNOMO

Cuaderno de texto de primer grado del curso de "La Libertad según l@s Zapatistas"

Caracol I

- 6 Introducción
ELOISA
- 9 Dificultades de la participación de las mujeres en los trabajos
MARIA Y MARCO

Caracol II

- 18 Introducción
GUADALUPE
- 19 Participación de las mujeres en la Junta de Buen Gobierno
LETICIA
- 20 Participación de las compañeras en los municipios autónomos
SILVIA

21 Participación de las compañeras en otros cargos SILVIA

22 Participación de las mujeres en las diferentes áreas de trabajo VERONICA

24 Ejercicio de la Ley Revolucionaria de Mujeres YOLANDA Y GUADALUPE

28 Propuesta de ampliación a la Ley Revolucionaria de Mujeres CLAUDIA Y UNA COMPAÑERA CCRJ

35 Dificultades de la participación de las mujeres en los trabajos

Caracol III

- 38 Introducción
ANDREA
- 39 Participación de las mujeres en la lucha y la autonomía
ANA YOLANDA
- 40 Derechos de las mujeres
CEROLINA, SUSANA, MARCELA, CELINA, MARÍA LUISA, MARÍA ANDREA, PATRICIA Y ANA YOLANDA

Caracol IV

- 46 Introducción
CLAUDIA
- 47 Participación de las compañeras en el gobierno autónomo
ALEJANDRA
- 47 Trabajo de las compañeras en la Junta de Buen Gobierno
ANDREA
- 49 Participación de las compañeras en los MAREZ
ANDREA
- 52 Participación de las mujeres como autoridades locales
VERONICA
- 54 Participación de las mujeres como responsables de comisiones
ALEJANDRA
- 54 Cómo se está ejerciendo la Ley Revolucionaria de Mujeres
ANDREA
- 55 Dificultades que han encontrado las compañeras en las distintas instancias en el gobierno autónomo
ANDREA Y UNA COMPAÑERA CCRJ

Caracol V

- 62 Introducción
ANA
- 63 Participación de las compañeras en los distintos niveles de gobierno y áreas de trabajo
PAULINA, ANGELES, ROSALBA, KARINA, DORA Y ALEJANDRA
- 66 Ley Revolucionaria de Mujeres
VALENTINA Y ANA
- 74 Dificultades y obstáculos que han enfrentado las mujeres en las distintas instancias del gobierno autónomo
ADRIANA Y ANA
- 76 Espacio para hacer apuntes



Yolanda : *Nous allons continuer avec ce que je dois dire, un peu sur la loi. On sait bien que cette loi a été faite justement à*

cause de la situation que vivaient les compañeras. C'est pour ça qu'on a démarré cette loi, parce qu'avant les souffrances étaient graves, comme nous l'avons entendu, et je ne vais pas le répéter. Cette loi, nous l'avons par écrit, et dans les cinq caracols. (...)

Mais nous voyons qu'il est très important que nous étudions bien ce qu'est la loi, parce que si nous ne comprenons pas vraiment ce qu'elle nous dit, nous avons analysé un peu et dans cette zone il pourrait surgir la même chose que l'histoire déjà passée ; la femme, c'est elle qui donne la vie et alors après, ça a changé comme nous l'avons entendu. Si nous comprenons mal cette loi que nous avons en tant que zapatistes, ça peut se passer à nouveau.

Quand cette loi a été faite ce n'est pas pour que les femmes puissent commander, ce n'est pas pour que les femmes dominent leurs époux, leurs compañeros, ce n'est pas ça que ça veut dire. Mais il faut étudier cette loi de très près, parce ce qu'il ne s'agit pas de construire l'histoire à l'envers, celle qui a amené les compañeros machistes à commander. Si nous interprétons mal cette loi, c'est ce qui va se passer, ce seront les compañeras qui commanderont, et les compañeros, les pauvres, ils se retrou-

(...) Vous avez mentionné qu'il y a une commission d'honneur et justice. Quel est son travail, ou quel rôle y jouent les compañeras ?

Dans les questions d'honneur et de justice, de compañeras, c'est comme dans la commune, nous nous relayons, deux conseillères et deux conseillers, deux honneur et justice homme

(...) Nous avons au niveau de la zone un autre travail qui est spécialement celui de compañeras femmes. C'est une de leurs initiatives, elles ont fait une cantine-épicerie, elles ont leur réfectoire et une petite épicerie. Elles ont commencé avec 15.000 pesos, elles ont fait un emprunt de 15.000 pesos quand leur idée est née de faire ça. Ça a été une initiative des régionales, des responsables locales, en coordination avec le Conseil, parce que nous les avons soutenues avec des tables, des ustensiles, tout ce qui pouvait servir dans la cantine. Ça s'est fait en coordination, mais l'idée, le travail, l'organisation de comment le faire marcher, ce sont ces compañeras qui le prennent en charge.

Elles ont commencé avec 15.000 pesos, elles ont leur direction, au niveau de la zone, les compañeras responsables, elles se relaient pour préparer la nourriture et vendre. Dans leur premier négoce, elles nous ont informés qu'elles ont obtenu un bénéfice de 40.000 pesos. Avec ces 40.000 pesos elles ont pu rembourser l'emprunt qu'elles avaient fait, de 15.000 pesos, le reste, soit 25.000 pesos, étant à leur libre disposition.

Elles ont commencé à penser qu'elles avaient besoin de certaines choses pour compléter. Le Conseil les a soutenues, comme je l'ai dit, avec des ustensiles et des tables, mais elles en sont arrivées à penser qu'avec les bénéfices, elles voulaient améliorer. Alors avec ces bénéfices, elles se sont mieux préparées. Maintenant, elles sont en train de travailler de cette façon, elles ont leur direction par rotation entre les compañeras, et tous les ans elles changent de direction. Elles contrôlent ce qu'elles vendent dans les villages, elles nous ont informés qu'actuellement elles disposent de 56.176 pesos en espèces depuis leur dernier relevé de caisse.

Tout ça, c'est des travaux que nous faisons au niveau de la

veront balancés à leur tour, mais ce n'est pas ça qu'on veut.

C'est comme une construction d'humanité, ce qu'on veut. C'est ce que nous sommes en train d'essayer de changer, c'est un autre monde qu'on veut. C'est comme une lutte de tout ce que nous faisons, hommes et femmes, parce que, comme nous l'avons entendu, ce n'est pas une lutte de femmes ou une lutte d'hommes. Quand on veut parler comme ça de révolution, c'est que tout le monde va ensemble, c'est l'affaire de tous, hommes et femmes, c'est comme ça que se fait la lutte.

Ce n'est pas possible que les compañeros disent nous sommes en train de lutter, nous sommes en train de faire la révolution, et que seuls les compañeros assument toutes les responsabilités, et les compañeras, ici, à la maison. Ça, ce n'est pas une lutte pour tous. Ce qu'on veut, c'est pour tous, les hommes et les femmes, c'est ça qu'on veut.

Mais nous disons clairement que dans cette première loi, c'est ce que nous faisons, même si ça nous étourdit encore un peu, parce que la vérité vraie c'est qu'en tant que compañeras ça nous est encore très difficile de prendre une responsabilité, n'importe quelle responsabilité. (...)

et femme, et la compañera, par exemple, si une compañera a un problème de viol, elle va parler avec la compañera honneur et justice. C'est elle, celle d'honneur et justice, qui se coordonne avec les honneur et justice hommes, pour que la compañera n'ait pas de mal face au compa. C'est comme ça que ça se fait à honneur et justice.

zone, pas avec l'objectif de nous répartir les gains, c'est-à-dire pour épuiser ces petits fonds qui se créent, mais pour être parés face à tout besoin que nous pourrions avoir comme zone, pour des choses qui nous aident dans la lutte. (...)

On sait qu'alors, dans la zone Selva Tzeltal, il y a des compañeras qui sont commissaires, qu'il y a des « agentes », comment faites-vous pour que ces compañeras commissaires ou agentes, enfin racontez-nous, partagez comment c'est. Ça fonctionne, les compañeras autorités locales ? Comment elles font ? Comment travaillent les compañeras ? Parce que là, il y a des compañeros commissaires ou agents, parce que c'est ce que nous voulons ici, nous allons partager comment nous nous enseignons, comment nous nous entraînons, comment nous nous formons. Dans ce cas particulier de compañeras, comment travaillent les compañeras autorités dans les villages ?

Que font les compañeras dans leur communauté, comme commissaire, comme agente ?

Comme agentes, par exemple, dans mon village, ce sont elles qui contrôlent le village, elles veillent à quelques problèmes, comme des questions de problèmes de personne, des animaux qui causent des dégâts, des préjudices, alors c'est l'agente qui se charge de résoudre ce type de problème. Elles font aussi des réunions pour donner des orientations et ne pas provoquer de problèmes de boissons alcooliques, de drogue. Alors toujours, dans chaque réunion, les compañeras participent en donnant ces orientations pour ne pas en arriver à ces graves problèmes. Les commissaires font aussi des réunions pour parler de la terre, des précautions avec les limites de terrains, pour parler de l'usage des agrochimiques. Tout ça, tout ce qui a été planifié avant comme les règlements, c'est ce dont s'occupent les com-

missaires et les agentes dans les villages, pour assurer ce contrôle.

Une question : est-ce que les compañeras qui sont devenues agentes pour résoudre les problèmes dans les communautés y parviennent seules, ou avec l'aide de compañeros ?

Dans ma communauté, les compañeras demandent parfois l'appui d'une autorité locale, comme responsable, pour écouter si par exemple c'est quelqu'un qui ne peut pas bien participer, alors on lui demande une raison, ou des choses comme ça. C'est souvent que ça arrive, mais si les autorités ne sont pas là, elles

font ça toutes seules. Par exemple dans ma communauté il y a une agente qui est une compañera, la suppléante aussi, et à elles deux elles ont résolu les problèmes toutes seules, comme elles ont vu une ou deux fois comment on faisait, elles suivent cet exemple et donnent la solution. (...)

Parmi les 60 membres, vous êtes moitié compañeras et moitié compañeros ?

Oui, compañero, nous y sommes par moitiés, personne ne vaut plus, personne ne vaut moins. (...)

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,
Sous-commandant Insurgé Marcos.

Vidéos :

« Tierra y Libertad », avec le groupe « FUGA ». La chanson commence avec un extrait des paroles de l'EZLN au Congrès mexicain, exigeant l'application des Accords de San Andrés, une femme indigène zapatiste a porté notre parole. Le groupe FUGA est formé par Tania, Leo, Kiko, Óscar et Rafa. La chanson se trouve sur le disque « Rola la lucha zapatista ».

- Femmes Mapuche en résistance face aux entreprises minières destructrices.

- Femmes zapatistes ayant des responsabilités dans le Conseil de Bon Gouvernement, à La Realidad (Chiapas) en 2008.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/02/27/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-4-las-companeras-tomar-el-cargo/>

5.- Le Pognon

NOTE : Le Pognon, ou l'argent, la braise, les ronds, le blé, *ze money*, l'économie, les finances, etc. La question de l'économie n'est pas seulement d'où sortent les moyens (la curiosité morbide de certain-e-s sera satisfaite dans ce chapitre, pas de souci), elle a aussi à voir avec la façon dont on les manie (est-ce que les autorités ont un salaire ? est-ce qu'il n'y a pas des « dessous de table »

pour intérêt personnel ? etc.) et, surtout, comment est-ce qu'on rend les comptes ? Un moment ! Les zapatistes ont-ils un système bancaire ?! Bon, on peut continuer à être scandalisé parce que, on le répète, c'est à ça que se consacrent les hommes et les femmes zapatistes, à perturber les bonnes consciences. Voici des extraits du partage sur l'économie des Conseils de bon gouvernement (CBG).

Alors, jusqu'à présent, il n'y a pas eu de soutien avec de l'argent [pour les autorités du CBG], c'est comme ça que nous nous sommes rendu compte que ce n'est pas l'argent qui peut faire le travail de l'autonomie ou le travail du gouvernement. Là-bas, nous nous en sommes rendu compte, parce que personne ne travaille à base d'argent. Bien sûr, il faut vous le dire, certains reçoivent un soutien de leur village à leur travail en grains de base, différents, selon ce que le village décide, mais pas question d'argent. Et c'est ainsi que nous avons travaillé ces neuf ans dans ce qui est le Conseil de bon gouvernement. (...)

Les membres du Conseil, comment ils se rendent à leur caracol ?

S'il existe des transports publics, eh bien on prend les transports

publics, et s'il n'y en a pas, on y va à pied. Bon, leur billet est pris sur le peu de moyens dont dispose le Conseil, alors ils touchent juste le prix de leur billet, rien de plus. Si c'est 20 pesos, eh bien leurs 20 pesos quand ils arrivent, et ceux pour le retour.

Les compañeros et compañeras qui travaillent dans ces charges d'autorités, on a déjà mentionné que c'est par conscience, par volonté, mais ces compañeros vivent aussi dans des villages où il y a plusieurs compañeros, alors il existe aussi des travaux communaux, organisationnels pour organiser la résistance. Alors ces compañeros, quelques-uns d'entre eux ont le droit s'acquitter de leurs tâches sur du temps libre, alors ils sont dispensés de travaux collectifs et travaux communaux.

Au sein du gouvernement autonome, on traite aussi les différents domaines de travail, comme l'éducation, le commerce, la santé, la communication, la justice, l'aspect agraire, le transport, les projets de campements, BANPAZ (Banque populaire autonome zapatiste), BANAMAZ (Banque autonome des femmes zapatistes), et l'administration. Ce sont là les domaines de travail qui sont traités au sein du gouvernement autonome. Au début, quand ont démarré les Conseils de bon gouvernement, comme ils étaient peu, les compañeros avaient de trois à quatre domaines chacun, parce qu'ils étaient vraiment très peu.

Dans la deuxième période du Conseil il y a eu douze compañeros, cela a permis d'équilibrer le travail que devaient mener les compañeros, il y avait deux ou trois domaines par compañero.

Dans cette troisième période du Conseil de bon gouvernement, eh bien nous sommes 24, le travail s'est équilibré. Dans ces différents domaines, il s'est équilibré entre compañeras et compañeros, car nous sommes deux équipes du Conseil, nous sommes 24 à former le Conseil de bon gouvernement et nous couvrons 15 jours chaque mois. Dans ces différents domaines, il y a deux compañeros et deux compañeras, c'est comme ça que

fonctionne le Conseil de bon gouvernement, ce sont là les domaines qui sont traités. C'est tout, *compañeros*. Je laisse la pa-

role au *compañero* suivant. (...)

(...) Dans les villages, ici nous étions en train de commenter avec les *compañeros* parce que nous avons une petite connaissance de la zone, il y a des milpas collectives de haricots, de maïs, des collectifs d'élevage, des collectifs de boutiques, des collectifs de poulet. Il y a de petits négoce, ce n'est pas qu'il s'agisse de négoce permanents qui sont là à demeure, mais par moments il y a de petits événements et c'est là que vont les *compañeros* avec leur petit négoce. La *compañera* nous disait que là-bas dans un village de sa région ils ont commencé avec un négoce d'une ferme de poulets, des poulets de ferme, et de temps en temps ils tuent un poulet, deux poulets, et ils font des tamales, ces tamales ils les vendent, et petit à petit ils ont réuni un fonds, et en fin de comptes avec ce fonds qu'ils avaient ils ont réussi à acheter un moulin à nixtamal [maïs à tortillas, NdT], c'est comme ça qu'ils ont créé leurs travaux.

Un autre *compañero* a connaissance d'un autre village qui a cette possibilité, c'est un centre où arrivent beaucoup de gens d'autres communautés, ces *compañeras* se sont organisées pour monter une fabrique de tortillas, mais ce n'est pas parce qu'elles ont acheté une de ces machines qu'on peut voir dans les villes qui est là à sortir les tortillas à la chaîne. Les *compañeras* font les tortillas soit tout à la main, soit avec une petite presse, et elles vont vendre leurs tortillas et les gens les achètent, ainsi, c'est vraiment un travail collectif.

C'est comme ça que s'organisent bien d'autres choses dans les villages. À quoi ça sert ? Eh bien pour qu'au *compañero* de ce village qui est promoteur d'éducation ou promoteur de santé, et qui doit aller faire son travail, on puisse lui donner de quoi payer son transport, ou quoi que ce soit qui puisse lui servir là où il va faire son travail. (...)

Ici, au Caracol II d'Oventic, ici arrivent des visiteurs d'autres pays, des nationaux, des internationaux. Beaucoup de ceux qui arrivent viennent seulement visiter le centre-caracol, pour connaître, mais quelques-uns, quelques personnes qui viennent laissent un petit don, parce qu'il veulent soutenir le village. Mais ce don qu'ils laissent, il est reçu par le Conseil, s'ils décident de faire un petit don, ils ne laissent pas beaucoup. Ce don est perçu ici, avec un reçu de la Commission de Surveillance. Le reçu est envoyé, il y a un exemplaire pour le CCRI, un pour le donateur, et l'original reste au Conseil. Les dons sont rassemblés et le Conseil administre les petits dons. Ils servent pour n'importe quelle dépense d'ici, du centre-caracol, c'est comme ça que sont dépensés les dons, mais il s'agit de pe-

tits dons, les gens ne laissent pas beaucoup, c'est selon la somme qu'ils veulent laisser, quarante, cinquante, cent pesos, c'est selon. Mais s'ils sont dépensés, le Conseil le sait, et en plus tous les mois le Conseil fait son rapport, tous les mois nous faisons un rapport pour la fin du mois.

Mais c'est le Conseil qui fait son rapport, ce ne sont pas les membres qui font ça chacun dans son coin, les 28 membres que nous sommes sont réunis pour faire le rapport, et là sont intégrés quelques *compañeros* du CCRI, pour que tous ensemble on voie comment sont dépensées les ressources qu'il y a au Conseil, ici au centre-caracol, et comment les administre le Conseil de bon gouvernement.

Également dans les obligations en tant que gouvernement autonome, il y a administrer avec sincérité et honnêteté toutes les rentrées et sorties de ressources économiques qu'il y a dans chaque instance de gouvernement, parce que tous les biens et les matériaux qu'il y a, c'est pour l'ensemble du village, comme je l'ai expliqué tout à l'heure, et les ressources que donnent les *compañeros* solidaires, en tant que Conseil, on ne les manie pas n'importe comment.

Chaque instance de gouvernement, dans les communes, dans le Conseil, fait son rapport mensuel, et les rapports, on les fait bien détaillés, même si c'est 50 pesos, si on les dépense, il faut le noter, dire clairement à quoi ont été dépensés ces 50 pesos, c'est comme ça que nous faisons notre rapport, comme je l'ai dit tout à l'heure, nous ne le faisons pas à un ou deux membres, nous le faisons à 28 membres que nous sommes, nous sommes tous réunis et les *compañeros* du CCRI sont là aussi, c'est comme ça que nous travaillons ici, dans le centre-caracol. (...)

Bon, il y a aussi « le » Commission du fonds, c'est qu'ici, dans notre zone, nous avons un petit fonds ; la *compañera* nous a dit qu'il y a trois domaines de santé de femmes, par exemple les herboristes, les rebouteuses et les sages-femmes, et dans ce domaine de travail, une fois, un projet a été élaboré, mais ce n'est pas spécialement un projet des rebouteuses, des herboristes, ni des sages-femmes, mais c'est à la clinique centrale, c'est-à-dire le domaine de la santé, alors on a inclus dans ce projet les trois groupes ou trois domaines de rebouteuses, d'herboristes et de sages-femmes ; mais dans ce projet on a pris un budget pour la nourriture, la nourriture, c'est 50 pesos par jour, mais l'atelier est de trois jours, c'est-à-dire qu'un stage revient à 150 pesos pour la nourriture, mais en plus, il y a aussi le transport, qui a été inclus aussi dans le budget, et ça dépend de la distance et de la somme que dépensent les *compañeras*. Donc dans ce budget, dans ce projet, dans toute la zone, toutes les autorités régio-

nales, conseils autonomes, ont analysé et conclu qu'il était important de créer un fonds.

Selon l'accord atteint, la dépense de nourriture ne va pas se faire en entier, on va demander une petite coopération de 10 pesos à chaque *compañera*, mais comme c'est trois jours, on paie pour chaque journée, alors ça fait 30 pesos pour l'atelier, et comme il en reste, selon l'accord de l'assemblée des autorités le reste serait gardé comme fonds de la zone, pas de la région, mais de la zone. Pareil pour ce qui est du transport, d'après l'accord, on ne va dépenser que 50%, et le village va aussi coopérer pour 50%, alors 50% restent pour le fonds de la zone [? , NdT].

Mais pourquoi on a fait comme ça ? Parce que nous avons vu, ici, dans notre zone, que le peuple manque de plus en plus de ressources économiques quand il y a un déplacement, c'est pour

ça qu'ils ont décidé de garder comme fonds ce qui resterait. C'est comme ça que s'est créé le soutien, le fonds de la zone, et c'est pour cette raison que s'est formée la Commission du

Fonds, Commission de l'épargne. Je ne sais pas si je réponds à vos questions. (...)

Qui approuve le rapport de trésorerie et le rapport général, que c'est bien comme ça, qu'il n'y a pas un « dessous de table » caché quelque part ?

À notre époque où nous travaillions tous ensemble, tout le Conseil, il n'y avait personne pour vérifier le rapport, rien que toute l'équipe du Conseil. Mais à chaque mandat nous avons passé à la Commission Information une copie du rapport de dépenses ; tous les achats aussi, nous avons projeté avec l'Information d'acheter quelques aliments ou quelques services. Tous ensemble nous avons décidé avec le bureau d'Information, et aussi en présence des commissions de surveillance ; les trois bureaux se sont réunis, et là, nous avons conclu l'accord qu'on va acheter quelque chose, ou qu'il va y avoir une commission sur le montant de la dépense, et après ça on informera le Conseil des dépenses qui auront été faites. À chaque mandat, on rend des comptes, parce qu'en début de mandat on élit un secrétaire et un trésorier, qui a la haute main sur l'argent, qui a le contrôle, nous ne contrôlons pas tous ensemble. On le charge d'une somme de, par exemple, 10.000 pesos, un *compañero* se charge d'administrer pendant les dix jours, et ce *compañero* est celui qui se charge de contrôler l'économie, les dépenses, le secrétaire et le trésorier. Et en fin de comptes, nous voyons combien il a été dépensé, et si à un *compañero* il lui manque cent ou deux cents pesos, cela reste comme sa dette à lui, parce que c'est lui qui s'est chargé d'administrer pendant les dix jours. C'est ce que nous avons fait à chaque mandat, voir si les comptes retombaient juste, on n'accumule pas jusqu'à la fin, mais à chaque mandat nous avons vérifié si retombaient bien les 10.000 pesos qu'on laissait pour les dix jours de mandat. Et les achats se fai-

saient toujours par accord des trois bureaux.

La question est jusqu'où une certaine pièce a fourni alors une base à ces *compañeros*, pour qu'ils disent la vérité, qu'ils ne commettent pas de faute. Sur quelles pièces ils s'appuient ?

Compañeros, la réponse à cette question, c'est le reçu, la rentrée d'argent. S'il y a une certaine somme, mettons qu'il y ait 50.000 pesos, pour une rentrée pendant un certain temps, alors le compa dont arrive le tour, comme vous l'a indiqué le *compañero*, va manier en dix jours ces 50.000 pesos. Alors, s'il a dépensé trois mille ou quatre mille pesos, il doit rendre compte de quelles sont les dépenses avec les reçus de ce qui a été acheté, ou le rapport de commission qui dit qu'il n'y a pas eu de dépenses, mais combien il y a eu de nourriture, et alors on vérifie l'opération. Si vraiment ça retombe juste ; et ce n'est pas seulement pour l'administrateur ou celui qui tient le compte, mais avec la Surveillance et l'Information, parce qu'eux aussi ont leur liste de quelle est la somme qui est maniée.

Et s'ils ne le remettent pas contre reçu, comment on peut vérifier ?

Ce qui se passe, c'est que tout argent qui rentre, ça doit se faire contre reçu, parce que si un frère solidaire arrive à faire un don, ça doit être contre reçu, parce que lui aussi doit le remettre ou dire à son collectif ou son organisation la somme qu'il a remise. Alors cette copie reste au Conseil et à l'Information, c'est pour ça qu'il n'y a aucune perte, parce que ce sont des rentrées d'argent. Et pour les sorties, c'est le Conseil qui s'en occupe avec la commission qui à présent est en train de s'entraîner à rendre des comptes.

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.

Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,

Sous-commandant Insurgé Marcos.

Vidéos

- « Zapatista » avec le groupe Luis Lingg and the Bombs, de Paris (France). Rock punk anarchiste. La chanson est sur le disque « Long Live The Anarchist Revolutionaries ». Ils doivent leur nom à Louis Ling, né en Allemagne et émigré aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle (1885) ; quand il a été condamné à la pendaison, Louis a déclaré aux représentants de la loi capitaliste : « Je vous méprise ; je méprise votre ordre, vos lois, votre force, votre autorité. PENDEZ-MOI ! ». Dédié à tou-te-s les compas anarchistes de la Sexta.

- Le groupe Zamandoque Tarahum, depuis Chicago (Illinois, USA), avec ce rock intitulé « Zapatiste ».

- D'Afrique du Sud, le Mouvement des habitants de maisons en carton (Abahlali BaseMojondolo), qui lutte pour la terre et un logement digne, envoie un salut aux communautés indigènes zapatistes au travers de nos compas du *Movimiento por Justicia del Barrio*, dans l'autre New York (USA). La résistance et la rébellion faisant fraterniser Mexique, États-Unis, Afrique du Sud en bas et à gauche.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/03/04/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-5-la-paga/>

6.- La Résistance

NOTE : Les extraits suivants parlent de la résistance zap... Un moment ! Y a-t-il une Force Aérienne Zapatiste ?! Le système de santé zapatiste est-il supérieur à celui du mauvais gouvernement ?! Pendant ces presque 20 ans, les communautés zapatistes ont résisté, avec un esprit, une créativité et une intelligence propres, à toutes les variables contre-insurrectionnelles. La soi-disant « Croisade contre la faim », des contremaître-sse-s du

PRI en fonctions, ne fait que rééditer la supercherie selon laquelle ce que demandent les indigènes, ce sont des aumônes, et non la Démocratie, la Liberté et la Justice. Cette campagne contre-insurrectionnelle n'arrive pas seule, elle est accompagnée par la campagne médiatique (la même qui dans le Venezuela d'aujourd'hui répète sa vocation putschiste contre un peuple qui saura tirer de la force de sa douleur), la complicité de la classe politique

dans son ensemble (dans ce qui devrait s'appeler « Pacte *contre* le Mexique ») et, bien sûr, une nouvelle escalade militaire et policière : dans les territoires zapatistes, les groupes paramilitaires s'enhardissent (avec la bénédiction du gouvernement de l'État), les troupes fédérales renforcent leurs patrouilles provocatrices « pour localiser la direction zapatiste », les agences de renseignement se

réactif, et le système de justice renouvelle son ridicule (« Assez ! » rime avec Cassez) en refusant au professeur *Alberto Patishtán Gómez* la liberté, et en le condamnant ainsi parce qu'il est indien dans le Mexique du XXI^e siècle. Mais le professeur résiste, et que dire des communautés indigènes zapatistes...

*

Bonjour compañeros, bonjour compañeras. Mon nom est Ana, du Conseil de bon gouvernement actuel, de la quatrième génération 2011-2014, du Caracol I de La Realidad. Je vais vous parler un peu de la résistance idéologique, ce sujet nous sommes à deux dessus, le compañero et moi. Je vais vous parler de l'idéologie du mauvais gouvernement. Le mauvais gouvernement utilise tous les moyens de communication pour contrôler et désinformer le peuple, par exemple la télévision, la radio, les feuilletons, les téléphones portables, les journaux, les magazines, et même le sport. Avec la télé et la radio il flanque beaucoup de pub pour occuper les esprits, les feuilletons télé sont pour dépraver les gens et leur faire croire que ce qui se passe à la télé va nous arriver à nous. Dans l'éducation, le système du mauvais gouvernement, idéologiquement, manipule ceux qui ne sont pas zapatistes pour que leurs enfants soient à l'école tous les jours avec un bel uniforme sans s'occuper qu'ils sachent

lire et écrire, juste pour en avoir l'air ou pour faire bien. Il leur donne aussi des bourses pour qu'ils fassent des études, mais au bout du compte les seules qui en bénéficient sont les entreprises qui vendent le matériel ou les uniformes. Comment nous résistons à tous ces maux de l'idéologie du gouvernement dans notre Caracol ? Notre arme principale, c'est l'éducation autonome. Là-bas, dans notre Caracol, aux promoteurs d'éducation on leur enseigne des histoires véridiques en relation avec le peuple, pour qu'ils les transmettent aux petites filles et petits garçons, en faisant connaître également nos demandes. On a commencé aussi à donner des causeries politiques à nos jeunes pour les éveiller et les empêcher de tomber trop facilement dans l'idéologie du gouvernement. On donne aussi des causeries au village sur les 13 demandes de la part des responsables locaux de chaque village. Voilà le peu que je peux vous expliquer, c'est maintenant le tour du compañero. (...)

*

Il y a aussi la question des programmes, des projets du gouvernement. Le gouvernement commence à introduire des projets pour que les frères reçoivent des choses de ces projets et croient que c'est bon pour eux, pour qu'ils commencent à recevoir et oublient leurs tâches. Pour que les frères ne dépendent plus uniquement d'eux-mêmes, mais qu'ils dépendent du mauvais gouvernement.

mençons par nous organiser pour faire des travaux collectifs, comme l'ont déjà dit certains compas, nous faisons des travaux collectifs au niveau du village, de la région, des communes et même de la zone. Ces travaux, nous les faisons pour satisfaire nos besoins de différents types de tâches, et c'est comme ça que nous résistons pour ne pas tomber dans les projets du mauvais gouvernement, nous faisons nos propres travaux pour dépendre de nous-mêmes et non du mauvais gouvernement.

Qu'est-ce que nous faisons, nous, pour résister à ça ? Nous com-

*

*Là-bas, il y a un hôpital, un grand, dans une communauté qui s'appelle Guadalupe Tepeyac, et à présent on est en train d'en construire un très proche, à une demi-heure de route, une heure maximum, qui se trouve au centre de La Realidad, un autre hôpital pour les enfants. Mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que nous avons vu dans cet hôpital qui fonctionne à Guadalupe Tepeyac ? Bien qu'il ait du gouvernement tout l'équipement qu'il faut, il arrive des gens de différentes communautés, de différentes communes, et qu'est-ce qui se passe ? Admettons qu'il y ait besoin de faire une échographie, par exemple, ou une analyse de laboratoire, alors, comme le savent les docteurs de là-bas, notre hôpital est tout proche, l'Hôpital-École « **Les Sans Visage de San Pedro** », qui est voisin d'une autre communauté ; alors ils savent qu'eux, ils ne peuvent pas faire cet examen dans cet hôpital du gouvernement, parce qu'ils n'ont pas sur place le personnel formé pour ça, il y a la machine, mais il n'y a pas le personnel, alors ce qu'ils font, c'est de faire la consultation et d'envoyer les malades à notre hôpital, l'hôpital-école zapatiste. Ils y vont pour faire cet examen — à quel niveau on en arrive, compañeros —, ils vont faire l'examen et, bien sûr, il y a aussi des règlements dans cet hôpital pour percevoir une cotisa-*

tion à n'importe qui, et ils leur font l'examen.

Alors les gens se rendent compte, les gens s'émerveillent, que dans un hôpital officiel il n'y a pas ce que beaucoup espèrent, la solution à leur problème, alors ils se rendent à notre hôpital, tout simple, comme nous l'avons dit, mais c'est là qu'on leur dit ce qu'ils ont quand enfin est prête l'échographie, ou pareil pour l'analyse de laboratoire. Là, vous avez l'hôpital de Guadalupe, mais il y a un seul analyste, alors il y a beaucoup d'analyses qu'il ne peut pas faire et ils les envoient à notre hôpital-école. Là, nous avons un compañero qui est qualifié et qui a déjà formé plusieurs autres compañeros, et il fait différentes analyses. Mais pas tout seul : l'avantage qu'il a, lui, et que n'a pas l'autre, celui de l'hôpital officiel, c'est que celui-là fait juste les analyses et c'est tout, et puis il envoie à un autre docteur pour donner un traitement ; alors que ce que fait ce compañero de l'hôpital quand lui arrivent des gens envoyés par les médecins de l'hôpital de Guadalupe, c'est qu'il fait l'analyse, et en même temps il délivre l'ordonnance, le traitement de la maladie, parce qu'il a accumulé beaucoup de connaissances dans ce domaine du laboratoire.

*

(...) Pour compléter un peu ce qu'il en est de la ville rurale [bâtie sous les applaudissements médiatiques par le gouvernement « de gauche » du corrompu Juan Sabines Guer-

*rero], au début, il y a eu des constructions de maisons. D'après ce que nous racontent les compañeros, les bâtiments, ou les matériaux qui ont servi à la construction sont de **triplay** [contre-*

plaqué, NdT], de ces matériaux bien minces, pas comme les planches que nous avons ici. Actuellement, les bâtiments sont gonflés comme des ballons, quand il y a de forts vents et quand c'est l'époque de la chaleur et de la pluie, tous les matériaux dont sont construites actuellement les maisons sont en train de tomber en morceaux. C'est ça qui se passe. Alors dans certaines communautés, là-bas, dans cette commune, des familles sont allées vivre quelques jours, bon, elles y sont allées, d'après les communications dans les médias il y a une cuisine qui a été construite aux mesures de 3x3, bien petite, et une pièce, une salle à côté. Mais on ne peut rien faire là, pas moyen d'y faire leur fourneau ou leur foyer. Ça n'a pas été possible.

Actuellement, ça ne fonctionne pas, les familles y sont allées quelques jours, mais à ce que nous savons, elles ont dû retourner à leur communauté. Quelques familles sont encore là-bas, mais dans de très mauvaises conditions. À ce qu'on dit, là-bas, sur une colline, en haut là où sont les constructions, ils ont mis des réservoirs à eau, mais ils ne marchent pas, compañeros, ils ne marchent pas. Ils disent qu'il y a aussi une banque pour investir de l'argent, je ne sais pas si c'est une banque mondiale, nationale, municipale ou quoi, je ne sais pas, mais elle ne marche pas. Il n'y a que des gravats, tout écroulés. Ce n'est pas comme ils disent « ville rurale », le nom est très joli, mais en réalité, il n'y a rien. C'est pourquoi, comme disaient les compañeros, pourquoi croyons-nous à ça, ces projets et autres trucs ? Ce n'est rien que des mensonges. (...)

Comme le disaient les compañeros, ça fait partie de la guerre de l'ennemi, c'est pour ça que si quelques compañeros de la zone se sont laissés convaincre par ces idées, c'est parce que c'est là qu'ils en sont arrivés, pas parce qu'ils vont avoir une vie plus digne. En plusieurs endroits il y en a qui sortent de l'organisation ou qui vont se mettre dans les partis, mais les compañeros bases de soutien ont une meilleure vie. La ville rurale, c'est rien que des mensonges tout ce qu'ils ont dit et ce qu'ils sont en train de faire là-bas.

Pour faire comprendre la manipulation idéologique à laquelle se livre le mauvais gouvernement à Santiago El Pinar, aux femmes ils leur ont promis qu'ils vont leur donner des poulaillers à pondre. Elles ont vu que ça comprend l'alimentation, quand ils leur ont donné ça, ils leur ont donné plein de poules pour qu'elles chient des œufs, alors au début, très beau, les poules ont commencé à pondre plein d'œufs, mais le gouvernement n'a pas cherché de marché où les vendre. Les poules ont pondu plein d'œufs, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Elles ne peuvent pas faire concurrence aux grandes chaînes où on vend des œufs. Alors les frères nous racontent que ce qu'ils ont dit, c'est « on va se répartir les œufs », ils se les sont répartis,

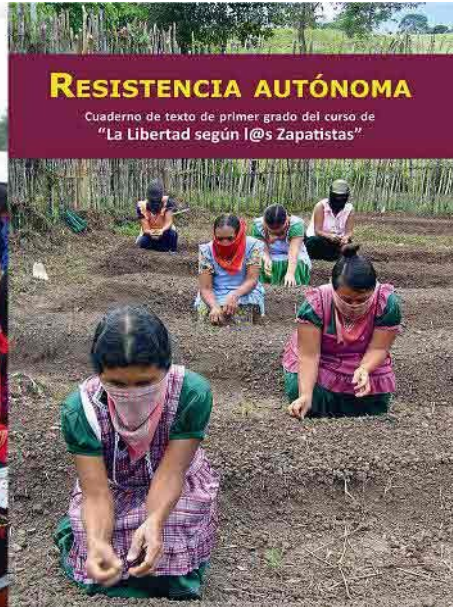
mais le gouvernement n'a plus donné d'alimentation aux poules, les poules ont commencé à dépérir, à arrêter de pondre des œufs. Et alors, les femmes ont dit : « maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Il faut qu'on coopère. Mais comment je vais coopérer si les œufs, je les ai mangés ? Où je vais trouver de l'argent ? » C'est comme ça que les poules sont mortes, c'est tout le résultat des discours du mauvais gouvernement. C'est rien que pour faire venir jusqu'ici les cameramen, qu'ils filment que oui, on a remis ceci ou cela, que c'est très joli et je ne sais quoi. Mais tout ça, ça dure au plus un mois, deux mois, au bout de trois mois, c'est fini.

Comme ça, entre autres choses, il y a le problème que disait le compa, que les maisons ne servent à rien parce qu'elles gonflent, comme un crapaud. Les femmes ont l'habitude de faire leurs tortillas, que ce soit avec un fourneau ou un feu par terre, mais le sol est en terre battue, dans ce cas, le sol est en bois, en triplay, on ne peut pas faire de feu dessus. Alors ce cylindre qu'ils leur ont donné [on aura compris qu'il s'agit d'une bonbonne de butane, NdT], eh bien celui qui ne sait pas manier un cylindre de gaz, ça ne lui dure même pas un mois, alors ils sont jetés là, les cylindres, il y a un réchaud et il ne sert à rien. Après, ils voient que la vie de paysan, d'indigène, c'est que juste derrière ta maison, tu as tes petits légumes, tu as de la canne à sucre, de l'ananas, de la banane, ce qui vient, c'est comme ça notre mode de vie, mais là-bas, y a rien, la maison et c'est tout. Ils ne savent pas quoi faire, on leur a retiré le terrain où ils vivent, alors ils doivent aller travailler ailleurs, mais c'est encore de la dépense pour se déplacer.

La politique du mauvais gouvernement, c'est d'en finir avec la vie en commun, avec la vie communautaire, c'est que tu laisses ton terrain ou que tu le vendes, et si tu le vends, tu l'as dans l'os. C'est une politique d'injustice, qui crée encore plus de misère. Tous ces millions qu'ils reçoivent de l'ONU, qui est l'Organisation des Nations Unies, le mauvais gouvernement, que ce soit au niveau de l'État, de la municipalité ou de la fédération, ils les gardent pour organiser ceux qui provoquent les problèmes dans les communautés, surtout à nous, qui sommes bases de soutien.

C'est la continuation de la politique, ce dont ils parlaient beaucoup, et maintenant ils ne veulent plus qu'on en parle, ils ne le disent plus dans les médias, ce que c'est que le Plan Puebla-Panama. Maintenant ils ont un autre nom pour ça, parce que le Plan Puebla-Panama a été très attaqué, mais c'est la même chose, ils ont seulement changé de nom pour continuer à individualiser les communautés, pour en finir avec ce qu'il peut encore rester de commun. (...)

*—



—*—

C'est plus ou moins comme ça qu'on fait dans les tâches de la résistance, parce que c'est de résistance que nous sommes en train de parler. Et dans ces tâches, parfois, des compañeros qui ont travaillé à la milpa ou à la plantation de café, ou bien s'ils ont du bétail, quelquefois, quand ils vendent une bête, il leur reste un peu de ressource économique, et le mauvais gouvernement nous attaque avec ses projets de sols durs, de logements, d'amélioration du logement et d'autres choses que reçoivent les frères du PRI ou d'autres partis dans d'autres communautés.

Mais en fait, eux, ils sont déjà drôlement habitués à l'argent, c'est pour ça qu'ils regardent vers le gouvernement, allez, encore de l'argent, et vers ces projets qu'ils reçoivent, comme l'ont expliqué certains compañeros de La Garrucha, et ça se passe aussi comme ça dans le Caracol de Morelia. Parfois, ces compañeros vendent la tôle, et c'est un projet de gouvernement, le gouvernement pense alors qu'il fait les affaires de son parti, mais en fait c'est l'inverse, le fruit du travail des compañeros qui sommes en résistance, eh bien, ce sont les gens des partis qui viennent l'acheter.

Prenons un exemple : une plaque de tôle à la quincaillerie est autour de 180 pesos, mais ils arrivent à la vendre jusqu'à 100 ou 80 pesos ; et ils reçoivent des parpaings pour la construction qui pourraient être à 5, 6 ou 7 pesos à la boutique, mais eux arrivent à les vendre à 3 ou 2 pesos. Et nous, les compañeros, comme nous sommes en résistance nous n'avons pas l'habitude de gaspiller le fruit de notre travail, ce sont eux qui achètent, et peut-être bien qu'un de ces jours vous allez voir dans les nouveaux centres d'habitat que la tôle est de couleur, mais elle est vraiment sortie du travail des compañeros. C'est ça qui est en train de se passer aussi là-bas.

Mais le gouvernement s'est rendu compte aussi où s'en va son projet. Il ne bénéficie pas aux gens des partis, à ceux du PRI, mais il profite aux zapatistes, c'est là, qu'il fait construire ses logements, mais ils ne livrent pas seulement le matériau, ils envoient aussi le maçon. À l'arrivée du matériau, le maçon est déjà là, parce qu'il s'est rendu compte que les zapatistes sont en train d'améliorer leurs maisons, c'est pour ça qu'il change, ça fait partie des formes utilisées par les mauvais gouvernements qui sont passés depuis 94 jusqu'à maintenant.

—*—

Bon, compas, encore une fois je vais expliquer ce que c'est que la résistance militaire, par exemple ce qu'a déjà expliqué la compañera. Ce que j'ai à expliquer, c'est ce qui s'est passé en 1999 dans l'ejido Amador Hernández, commune General Emiliano Zapata.

*Cette année-là, le 11 août sont arrivés les militaires, et nous, les compañeras et compañeros, nous avons résisté à cette entrée des militaires. Comme ils voulaient prendre ce qui est la communauté, ils sont arrivés à une salle de bal, et ce qu'ont fait les compañeras, c'est les affronter ; elles les ont sortis de cette communauté et les ont conduits à un endroit hors de la communauté. Mais ça a continué, on a fait un plantón [piquet, campement, NdT]. Là, toute la zone a participé, tout ce qui fait partie du Caracol La Realidad. Dans cette résistance sont arrivés aussi ceux de la société civile, et toute cette résistance a dû supporter parce que c'était l'époque de **chaquiste**, l'époque de la boue, comme ce temps de pluie actuel. Mais dans tout ça, nous ne sommes pas tombés dans leurs provocations, nous ne les avons pas affrontés militairement, c'est pacifiquement que nous*

arrivions face à eux.

Ce qu'on organisait dans ce plantón, eh bien, on faisait des bals, on dansait en face des militaires. Et on faisait les cultes religieux, on faisait les programmes d'événements festifs des compas, et au milieu de tout ça, on leur tenait la causerie politique de la lutte.

Qu'est-ce qu'ils ont fait, les militaires ? Apparemment on commençait à les convaincre, parce que nous étions face à face avec eux, alors ce qu'a fait le commandement militaire, ça a été de mettre des sirènes pour qu'ils n'entendent pas notre parole, et ils ont retiré les soldats un peu plus tard.

Qu'est-ce qui s'était donc passé ? C'est que les compañeros ont inventé autre chose, je crois que les soldats ont écouté les avions en papier, où nous écrivions pourquoi on faisait le plantón, et on les balançait aux militaires, et eux, ils les ramassaient. C'est comme ça que s'est faite la première force aérienne de l'Armée Zapatiste, à Amador Hernández, toute en papier. (...)

Tout ça, compas, ça s'est passé dans cette résistance militaire, et

aussi comment on poussait, *compañeros* et *compañeras* en face, et les militaires sur deux rangs, et il y avait un *compa* qui... tout *petiot*, le *compa*, et comme les militaires nous poussaient avec leurs boucliers, et ils avaient ces matraques, comme on dit, ils nous poussaient et le *compa*, eh bien, il piétinait bien fort le pied du militaire, et eux le faisaient aussi. Il y avait un autre

soldat, bien grand, celui-là, qui a eu l'idée curieuse de rire, il a commencé à rire parce que le *compa* piétinait le pied de l'autre. Le militaire a commencé à rire, et voilà le *compa* tout *petiot* qui dit au *fumier* de soldat « Qu'est-ce qui te fait rire, *petiot* ? », alors que le soldat était grand et le *compa* beaucoup plus petit. (...)

C'est ça que j'ai réussi à voir et que nous voyons tous. Le résultat, il est là. C'est pas pour rien qu'on a mangé des *tostadas* [tortillas passées au four, NdT] pour commencer, la *tostada* donne de la force et de la sagesse. Là, on a utilisé beaucoup de ce qui est le collectivisme. Pourquoi je parle comme ça, *compañeros* ? Excusez-moi, *compañeras*, là, nous avons appris avec beaucoup des *compañeros* dans chaque village de chaque commune, pour affronter les foutus soldats qui viennent à l'inté-

rieur de nos terrains, qui sont venus nous harceler. Là, les *compañeras* ont appris à se défendre, je sais pas, à coups de gourdins, elles ont dû virer les soldats, par la force, avec des cailloux, avec des cris et des insultes, c'est comme ça qu'elles l'ont fait. C'est comme ça que les *compañeras* se sont organisées, je l'ai vu et ça m'est resté gravé, les *compañeras* se sont persuadées d'aller à l'affrontement, elles se sont démontré que oui, elles en sont capables, les *compañeras*. (...)

Les autorités aussi ont commencé à alterner, et à recevoir nos besoins que nous présentons dans chaque village, dans chaque région et dans chaque centre, à la commune. C'est comme ça que nous avons travaillé petit à petit, et avancé. Quand l'essentiel était formé nous avons commencé à créer, à débiter le travail de santé et d'éducation, alors, comme l'a dit la *compañera*, nous avons maintenant la clinique dans la commune, la clinique « *Compañera María Luisa* » [nom de lutte de Dení

Prieto Stock, tombée au combat le 14 février 1974 à Ne-pantla, État de México, Mexique], et dans l'*ejido* San Jerónimo Tulijá la clinique s'appelle « *Compañera Murcia - Elisa Irina Sáenz Garza* » une *compañera* qui a lutté, qui est morte au combat là-bas dans le Rancho El Chilar [dans la Forêt Lacandone (Chiapas, Mexique) en février 1974], là, tout près d'où on se trouve, c'est mitoyen d'ici là où ils sont tombés, et c'est ce nom que porte la clinique.



Dení Prieto Stock



Elisa Irina Sáenz Garza "Murcia"

J'atteste l'authenticité de ce qui précède.
Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,
Sous-commandant Insurgé Marcos.

Vidéos

- TOP SECRET. Entraînement de la Force Aérienne Zapatiste (FAZ, suivant son sigle en espagnol) en quelque lieu des montagnes du Sud-Est mexicain.
- Un exemple de plus de l'esprit guerrier inculqué aux petits garçons et petites filles dans les communautés indigènes zapatistes : ici, en train de lire « L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche », d'un certain Miguel de Cervantès Saavedra, qui doit être un quelconque conseiller militaire étranger soviétique... Il n'y a plus d'URSS ? Je ne vous dis pas... Une preuve de plus que ces indigènes sont désespérément pré-modernes : ils lisent des livres ! C'est sûr qu'ils le font par esprit subversif, parce qu'avec Peña Nieto lire des livres est un délit.
- Chant de douleur et de rage d'une mère Mapuche pour la perte de son fils assassiné par les carabiniers au Chili.
- Chanson pour les Caracols de l'EZLN, d'Erick de Jesús. Au début de la vidéo, paroles de femmes zapatistes.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/03/08/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-6-la-resistencia/>

7 (et dernier).- Doutes, ombres, et un résumé en une parole.

Les doutes

Si après avoir lu les extraits de la parole des *compañeras* et *compañeros* de l'EZLN, vous soutenez encore que les indigènes zapatistes sont manipulés par l'esprit pervers

du *supmarcos* (et maintenant aussi par celui du sous-commandant insurgé Moisés) et que rien n'a changé sur le territoire zapatiste depuis 1994, alors vous êtes irrécupé-

nable.

Nous ne vous recommandons pas d'éteindre la télé, ou d'arrêter de répéter les meules de moulin que les intellectuels ont coutume de distribuer parmi leurs paroissiens, parce que ça vous viderait l'esprit. Continuez donc à croire que la récente loi de télécommunications va démocratiser l'information, qu'elle élèvera la qualité de la programmation, et qu'elle améliorera le service de téléphonie portable.

Mais si vous pensiez ainsi, vous ne seriez même pas arrivé jusqu'à cette partie de la saga « Eux et Nous », de sorte que, c'est un suppositoire, disons que vous êtes une personne qui se flatte d'un coefficient intellectuel dans la moyenne et d'une culture progressiste. Avec ces caractéristiques, il est très probable que vous pratiquiez le doute méthodique face à tout, il serait ainsi logique de supposer que vous doutez de ce que vous avez lu. Et douter n'est pas quelque chose de condamnable, c'est un des exercices intellectuels les plus sains (et les plus oubliés) dans l'humanité. Plus encore quand il s'agit d'un mouvement comme le zapatiste ou néo-zapatiste, sur lequel il s'est dit tant de choses (la plupart sans même s'être approché de ce que nous sommes).

Laissons de côté un fait, qui a été constatable même par les plus grands médias : des dizaines de milliers d'indigènes zapatistes prenant, de façon simultanée, 5 chefs-lieux municipaux de l'État sud-oriental mexicain du Chiapas.

Bien que, une fois engagés dans le doute, si rien n'a changé dans les communautés indigènes zapatistes, pourquoi continuent-elles à croître ? N'avaient-ils pas tous dit que c'était quelque chose du passé, que les erreurs de l'*euzèdélène* (d'accord, d'accord, de marcos) lui avaient coûté son existence (« médiatique », mais ça, ils ne l'ont pas dit) ? Est-ce que la direction zapatiste ne s'était pas débandée ? Est-ce que l'EZLN n'avait pas disparu, et qu'il n'en restait pas uniquement la mémoire acharnée de ceux qui, hors du Chiapas, sentent et savent que la lutte n'est pas quelque chose de sujet aux va-et-vient de la mode ?

D'accord, écartons ce fait (l'*euzèdélène* a progressé de façon exponentielle en ces temps où elle n'était pas à la mode) et abandonnons la tentative de poser ces doutes (qui serviront seulement à faire publier vos commentaires dans les articles de la presse nationale, ou à vous interdire d'écran « pour les siècles des siècles »).

Reprenons le doute méthodique :

Et si ces mots, qui sont apparus dans ces pages comme

À côté de cette lumière qui brille à présent, on ne remarque pas la forme irrégulière des ombres qui l'ont rendue possible. Parce qu'un autre des paradoxes du zapatisme, c'est que ce n'est pas la lumière qui produit les ombres, mais c'est de celles-ci que naît la lumière.

Des femmes et des hommes de recoins lointains et proches de toute la planète non seulement ont rendu possible ce qu'on va montrer, mais ont aussi enrichi de leurs regards la marche de ces hommes et femmes, indi-

ceux de femmes et d'hommes indigènes zapatistes, étaient en réalité des créations de Marcos ?

C'est-à-dire, et si Marcos avait simulé que c'étaient d'autres qui parlaient et ressentaient ces paroles ?

Et si ces écoles autonomes, en réalité, n'existaient pas ?

Et si les hôpitaux, et les cliniques, et le fait de rendre des comptes, et les femmes indigènes avec des responsabilités, et la terre en train de travailler, et la force aérienne zapatiste, et... ?

Sérieusement : et si rien de ce que disent ici ces hommes et femmes indigènes n'existait réellement ?

En résumé : et si tout n'était qu'un monumental mensonge, élaboré par marcos (et par Moisés, tant qu'on y est), pour consoler avec des chimères les hommes et femmes de gauche (sales, moches, mauvais-e-s, irrévérencieux/euses, ne l'oubliez pas) qui ne manquent jamais et qui sont toujours quelques-un-e-s, peu, très peu, une minorité négligeable. Et si c'était le *supmarcos* qui avait inventé tout ça ?

Ne serait-il pas bon de confronter ces doutes et votre sain scepticisme avec la réalité ? Et s'il était possible que vous voyiez directement ces écoles, ces cliniques et hôpitaux, ces projets, ces femmes et ces hommes ?

Et si vous pouviez écouter directement ces hommes et ces femmes, mexicain-e-s, indigènes, zapatistes, s'efforçant de parler en espagnol et de vous expliquer, de vous raconter leur histoire, non pas pour vous convaincre ou vous recruter, mais seulement pour que vous compreniez que le monde est vaste et contient en lui de nombreux mondes ?

Et si vous pouviez vous concentrer seulement sur regarder et écouter, sans parler, sans donner votre avis ?

Accepteriez-vous ce défi ou resteriez-vous dans le refuge du scepticisme, ce solide et magnifique château fort des raisons pour ne rien faire ?

Demanderiez-vous à être invité et accepteriez-vous l'invitation ?

Assisteriez-vous à une école où les professeur-e-s sont des indigènes dont la langue est classée comme « dialecte » ?

Résisteriez-vous à vos envies de les étudier comme objets de l'anthropologie, de la psychologie, du droit, de l'éсотérisme, de l'historiographie, de faire un reportage, de les interviewer, de leur donner votre avis, des conseils, des ordres ?

Les regarderiez-vous, c'est-à-dire, les écouteriez-vous ?

Les ombres.

gènes et zapatistes, qui à présent lèvent à nouveau le drapeau d'une vie digne.

Des individus, des individuelles, des groupes, des collectifs, des organisations de toute sorte, et à différents niveaux, ont contribué à ce que ce petit pas des plus petit-e-s se réalise.

Des cinq continents sont arrivés les regards qui, depuis en bas et à gauche, ont offert le respect et le soutien. Et

avec ces deux choses, non seulement on a construit des écoles et des hôpitaux, mais on a aussi construit le cœur indigène zapatiste qui, de la sorte, est apparu dans tous les recoins du monde au travers de ces fenêtres sœurs.

S'il y a bien un lieu cosmopolite sur les terres mexicaines, c'est sans doute la terre zapatiste.

Face à un tel soutien, il ne fallait pas moins qu'un effort d'une égale envergure.

Je crois, nous croyons que tous ces gens du Mexique et du monde peuvent et doivent partager comme leur cette petite joie qui aujourd'hui chemine avec un visage indigène dans les montagnes du Sud-Est mexicain.

Nous savons, je sais, que vous ne l'attendez pas, que vous ne l'exigez ni le réclamez, mais de toute façon nous vous envoyons une grande embrassade, car c'est comme ça que nous, les zapatistes hommes et femmes, nous nous remercions entre compaÑer@s (et que nous remercions en particulier ceux qui ont su n'être personne). Peut-être sans l'avoir cherché, vous avez été et vous êtes pour nous tous et toutes la meilleure école. Et il va sans dire que nous ne cesserons pas de nous efforcer d'obtenir que, quels que soient votre calendrier et votre géographie, vous répondiez toujours par l'affirmative à la question de savoir si ça vaut la peine.

À toutes (je le déplore du plus profond de mon essence machiste, mais les femmes sont la majorité quantitative et qualitative), à tous : merci. (...)

Et, bon, il y a ombre et ombre.

Au nom des femmes, des hommes, des enfants, des anciens, des insurgé-e-s de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale.
Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,
Sous-commandant Insurgé Marcos.

PS SUR L'AVENIR.- Il continuera à sortir des écrits, ne vous réjouissez pas trop vite. Ils seront principalement du compaÑero Sous-commandant Insurgé Moisés, en rapport avec la petite école zapatiste : dates, lieux, invitations, inscriptions, propédeutique, règlements, niveaux, uniforme, matériel scolaire, qualifications, assistance-

PS QUI DONNE UN CONSEIL POUR ASSISTER À CETTE ÉCOLE.- Eduardo Galeano, un maître dans l'art difficile de regarder et écouter, a écrit dans son livre « Les fils des jours », dans le calendrier de mars, ce qui suit :

« Carlos et Gudrun Lenkersdorf étaient nés et avaient vécu en Allemagne. En 1973, ces illustres professeurs sont arrivés au Mexique. Et ils sont entrés dans le monde maya, dans une communauté tojolabal, et ils se sont présentés en disant :

— Nous sommes venus apprendre.

Les indigènes se sont tus.

Peu après, l'un d'eux a expliqué ce silence :

PS QUI EXPLIQUE QUELQUE CHOSE SUR LES CALENDRIERS ET LES GÉOGRAPHIES.- Nos morts disent qu'il faut savoir tout écouter et regarder, mais que dans le Sud il y aura toujours une richesse spéciale. Comme s'en seront rendu compte celles et ceux

Et les plus anonymes et imperceptibles sont des femmes et des hommes de petite taille à la peau couleur de la terre. Ils ont laissé tout ce qu'ils avaient, même si c'était bien peu, et ils se sont transformés en guerrières, en guerriers. Dans le silence et l'obscurité, ils ont contribué et contribuent, comme personne, à ce que tout cela soit possible.

Et à présent, je parle des insurgé-e-s, mes compaÑer@s.

Ils vont et ils viennent, ils luttent et meurent en silence, sans tapage, sans que personne, si ce n'est nous-mêmes, n'en tienne le compte. Ils n'ont pas de visage ni de vie propres. Leurs noms, leurs histoires ne viendront peut-être à la mémoire de quelqu'un que lorsque bien des calendriers auront été effeuillés. Alors, peut-être qu'autour d'un foyer, tandis que le café bout dans une vieille théière d'étain et que s'allume le feu de la parole, quelqu'un ou quelque chose saluera sa mémoire.

Et ce toute façon, ça n'aura pas beaucoup d'importance, parce que ce dont il s'agissait, ce dont il s'agit, ce dont il s'est toujours agi, c'est de contribuer à construire ces paroles par lesquelles commencent les contes, les anecdotes et les histoires, réels ou fictifs, des hommes et des femmes zapatistes. Tel qu'a commencé ce qui aujourd'hui est une réalité, c'est-à-dire par un :

« *Il y aura une fois...* »

Bon. Santé, et que ne vous manquent, jamais, ni l'oreille ni le regard.

(Il n'y aura pas de suite)

conseil, où se procurer les examens déjà corrigés, etc. Mais si vous demandez combien il y a de niveaux et en combien de temps on arrive au titre, nous vous disons : nous, ça fait plus de 500 ans que nous y sommes, et nous n'avons toujours pas fini d'apprendre.

— *C'est la première fois que quelqu'un nous dit ça.*

Et ils sont restés là, Carlos et Gudrun, à apprendre, pendant un an et des années.

De la langue maya, ils ont appris qu'il n'y a pas de hiérarchie qui sépare le sujet de l'objet, parce que je bois l'eau qui me boit et je suis regardé par tout ce que je regarde, et ils ont appris à saluer ainsi :

— *Je suis un autre toi.*

— *Tu es un autre moi. »*

Faites comme le dit don Galeano. Parce que c'est en sachant regarder et écouter qu'on apprend.

qui ont pu voir les vidéos (il en est resté pas mal dans la poche, peut-être pour une autre occasion) qui accompagnaient les écrits de cette série « Eux et Nous », nous essayons de filer divers calendriers et géographies, mais il y a eu un acharnement sur notre respecté Sud latino-amé-

ricain. Pas seulement sur l'Argentine et l'Uruguay, terres sages en rébellion, aussi parce que, d'après nous, dans le peuple Mapuche, il n'y a pas seulement de la douleur et de la rage, il y a aussi de la fermeté dans la lutte et une profonde sagesse pour qui sait regarder et écouter.

S'il y a un coin du monde vers lequel il faut tendre des ponts, c'est bien le territoire Mapuche. Pour ce peuple, et pour tou-te-s les disparu-e-s et prisonnier-e-s de ce continent endolori, la mémoire reste vive. Parce que je ne sais pas si c'est le cas de l'autre côté de ces lettres, mais ça l'est de ce côté-ci : ni pardon, ni oubli !

PS SYNTHÉTIQUE.- Oui, nous le savons, ce défi n'a pas été et ne sera pas facile. Il vient de grandes menaces, des coups de toute sorte et de tous les côtés. C'est ainsi qu'a été et que sera notre marche. Des choses terribles et merveilleuses composent notre histoire. Et cela continuera. Mais si on nous demande comment nous pouvons tout résumer en un mot : les douleurs, les insomnies, les morts qui nous font mal, les sacrifices, la perpé-

tuelle navigation à contre-courant, les solitudes, les absences, les persécutions et, surtout, cet acharnement à garder la mémoire de celles et ceux qui nous ont précédés et ne sont plus là, alors c'est quelque chose qui unit toutes les couleurs d'en bas et à gauche, sans s'occuper du calendrier ni de la géographie. Et plus qu'une parole, c'est un cri :

Liberté... Liberté !... LIBERTÉ !22

Re-bon.

Le sup en train de ranger l'ordi et de marcher, de marcher toujours.

Vidéos

- Un poème de Mario Benedetti (qui répond à la question de pourquoi, malgré tout, nous chantons), mis en musique par Alberto Favero. Ici, dans l'interprétation de Silvana Garre, Juan Carlos Baglietto, Nito Mestre. Ni pardon, ni oubli !
- Camila Moreno interprète « De la tierra », dédié au lutteur Mapuche Jaime Mendoza Collio, assassiné dans le dos par les carabiniers.
- Mercedes Sosa, la nôtre, celle de tou-te-s, de toujours, chantant, de Rafael Amor, « Corazón libre ». Le message est terrible et merveilleux : ne jamais se rendre.

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2013/03/08/ellos-y-nosotros-vii-ls-mas-pequens-6-la-resistencia/>

Tous les textes sont traduits par El Viejo